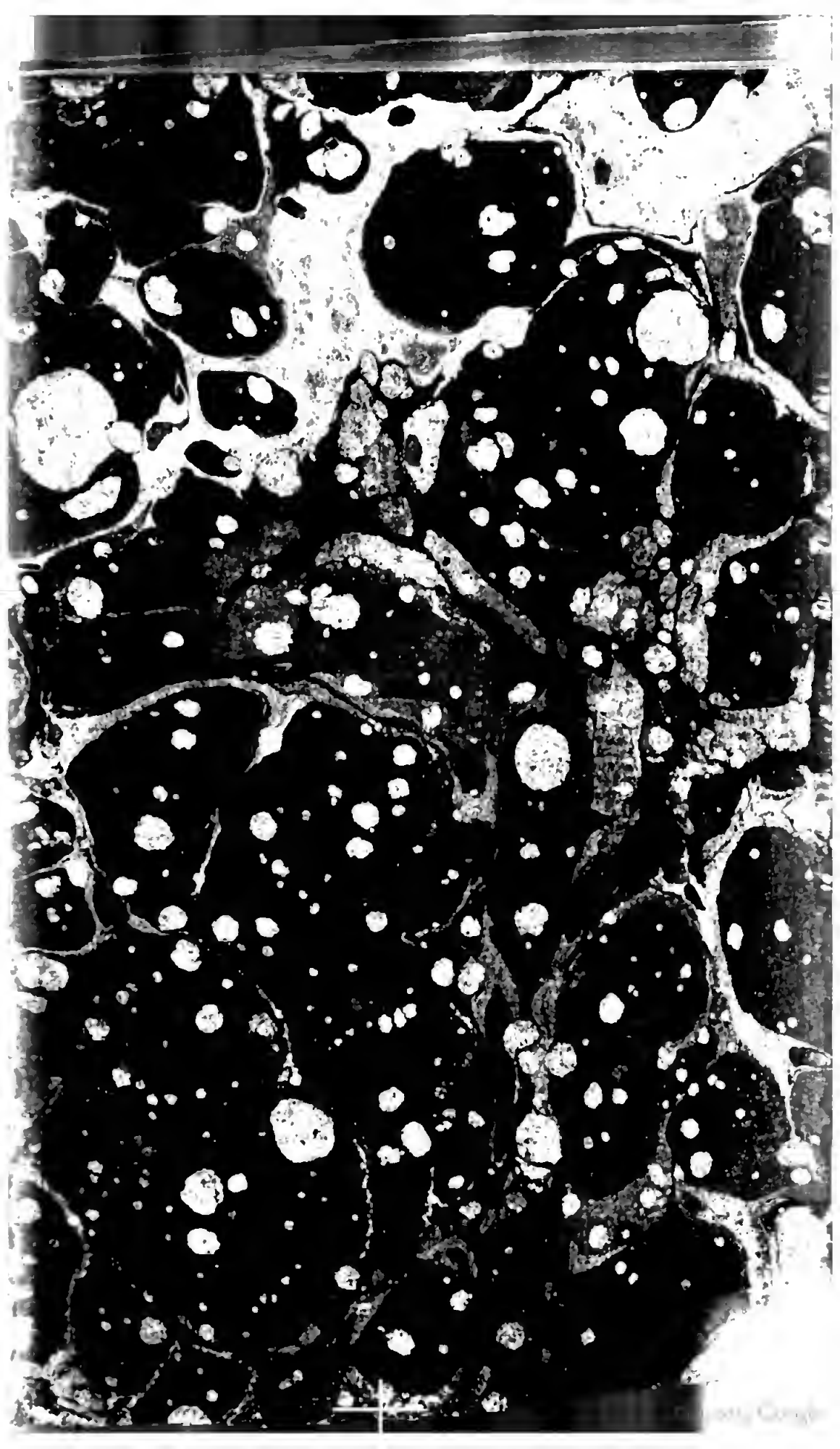
6
N



5106

Palat. LX 1

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

Sixième Classe :

MORALE.

Il paroît tous les mois deux Volumes de cette Bibliothèque. On les délivre soit brochés, soit reliés en veau fauve ou écaillé, & dorés sur tranche, ainsi qu'avec ou sans le nom de chaque Souscripteur imprimé au frontispice de chaque volume.

La souscription pour les 24 vol. reliés est de 72 liv., & de 54 liv. pour les volumes brochés.

Les Souscripteurs de Province, auxquels on ne peut les envoyer par la poste que brochés, payeront de plus 7 liv. 4 s. à cause des frais de poste.

Il faut s'adresser au Directeur de la Bibliothèque, *rue d'Anjou, la seconde porte cochère, à gauche, en entrant par la rue Dauphine, à Paris.*

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

MORALE.

TOME CINQUIÈME.

BIBLIOTECA NAZIONALE "VITTORIO EMANUELE III" - NAPOLI

A PARIS,

Rue d'Anjou, la ſeconde porte cochère à gauche, en entrant par la rue Dauphine.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

1786.

BIBLIOTHEQUE

UNIVERSELLE

DES DAMES.

PENSÉES

DE

SÉNÈQUE.

De l'Homme.

LE créateur nous a diſtingués de ſes autres ouvrages en nous donnant la raiſon. Nous ne faiſons pas une des moindres parties de l'univers. Nous avons été l'objet des ſoins de la nature, même avant que d'exiſter. Nous étions des créatures aſſez importantes pour qu'elle ne

nous perdît pas de vue. Voyez quel pouvoir elle nous a donné, & combien l'empire de l'homme s'étend au-delà de l'homme ? Nous ne ſommes point reſſerrés dans les limites du globe terreſtre, nous pouvons parcourir toutes les régions de l'univers. De quoi notre eſprit n'eſt-il point capable ? Lui ſeul peut chercher Dieu, le connoître, & s'élevant au-deſſus des choſes ſenſibles, le ſuivre dans ſes opérations. C'en eſt aſſez pour prouver que l'homme n'a pas été fait au haſard & ſans réflexion (1). Il n'eſt rien dans la

(1) Sénèque fait ici alluſion au ſyſtême extravagant des Épicuriens, qui diſoient que tout ce qui exiſte, a été créé par le concours fortuit des atômes.

nature dont elle ſe glorifie davantage, ni qui lui faſſe en effet un plus grand honneur.

Par rapport à l'eſprit, le corps eſt un fardeau & un ſupplice. Il cède aux impreſſions de celui-ci, il en devient l'eſclave, à moins que par un effort de raiſon, l'eſprit ne ſe dégage de la matière pour s'occuper des choſes divines. C'eſt par-là qu'il eſt libre, & qu'il prend un heureux eſſor. Echappé de ſa priſon, il s'envole dans le ciel. Le ſage n'eſt pas tellement lié à ſon corps, qu'il n'en ſoit abſent par la meilleure partie de lui-même. Ses penſées tendent en haut, & il regarde ſon état ici-bas, comme

une eſpèce d'engagement dont la vie eſt le terme. Qui pourra m'interdire l'uſage de la raiſon ? Je connois trop la nobleſſe de mon origine & de la fin pour laquelle je ſuis créé, pour m'aſſervir à un corps qui enchaîneroit ma liberté. Oui, je veux être libre dans ce triſte & ténébreux cachot. Jamais cette chair mépriſable ne me rendra ſuſceptible de crainte, de diſſimulation, de menſonge. Notre union ne produit point d'égalité entre nous. C'eſt l'eſprit qui donne la loi ; le mépris qu'il a pour le corps eſt le garant de ſa liberté. L'eſprit tient dans l'homme le même rang que Dieu tient dans le monde. Il faut donc qu'il y ait en-

tr'eux une pareille ſubordination.

Qu'eſt-ce que l'homme ? C'eſt un vaſe fragile, que le moindre vent peut emporter, que le moindre obſtacle peut briſer. L'homme naît avec un corps foible, nud, ſans armes ; il ne peut ſe ſuffire à lui-même, & la plus légère diſgrace l'abat. Si nous étions iſolés, que deviendrions-nous ? Nous ſerions la proie des animaux, nous leur ſervirions de pâture. Ceux-ci ſont aſſez forts pour ſe défendre. La nature a donné des armes à ceux qui mènent une vie errante & ſolitaire. L'homme au contraire n'a ni ongles ni dents qui puiſſent le faire craindre ; il trouve ſa sûreté dans

ſa foibleſſe. La ſociété ſupplée à ce qui lui manque. Ajoutons-y la raiſon ; ces deux préſens du ciel, de foible qu'il étoit, le rendent très-redoutable. Il devient par-là le roi de la terre, lui, qui ſans ces avantages, ſeroit obligé de céder à toutes les autres créatures. La ſociété lui donne un empire abſolu ſur tous les animaux ; la ſociété le met en état d'étendre ſa domination hors de la ſphère qu'il habite. Elle lui fournit des ſecours pour calmer la violence des maladies, pour ſoulager les incommodités de la vieilleſſe, pour appaiſer le ſentiment de la douleur. Elle fait notre force, en ce que nous pouvons toujours avec ſuccès l'oppoſer à la fortune. Otez

la ſociété, vous romprez les liens qui uniſſent le genre humain, & qui ſont le plus ferme appui de la vie.

Quels ſont les devoirs & les loix de la ſociété ? Suffit-il de ne pas répandre le ſang humain? Nés pour contribuer au bonheur de nos ſemblables, eſt-ce aſſez de ne leur pas nuire? Et croit-on mériter de grands éloges en les traitant avec bonté? Entrerons-nous dans le détail de nos obligations ſur ce point, comme de tendre la main à celui qui fait naufrage, de montrer le chemin à celui qui s'égare, de partager ſon pain avec celui qui a faim? Le code de la ſociété ſe réduit tout

entier à cette formule. Tout cet univers, & ſous ce mot ſont compriſes les choſes divines & humaines, tout cela n'eſt qu'un grand corps dont nous ſommes les membres. Tirés des mêmes élémens, formés ſur le même modèle, la nature nous a faits tous frères. Elle nous a inſpiré les uns pour les autres un ſecret penchant, & par-là nous a rendus ſociables. C'eſt elle qui nous dicte les principes du droit & de l'équité. C'eſt par ſon inſpiration que nos mains ſe portent comme d'elles-mêmes à ſecourir le prochain. Ayons toujours à la bouche & dans l'eſprit ce beau vers :

Homme, à tous les humains je me crois redevable.

Songeons que nous ſommes nés pour le bien commun. Il en eſt de la ſociété par rapport aux membres qui la compoſent, comme des pierres d'une voûte qui ne ſe ſoutiennent que par leur aſſemblage.

(1) Nous devons tous avoir les

(1) Les jeunes gens entreroient dans le monde avec moins de vanité, s'ils avoient cette vérité profondément gravée dans leur eſprit :

D'Adam nous ſommes tous enfans,
La preuve en eſt connue,
Et que tous nos premiers parens
Ont mené la charrue;
Mais las de travailler enfin
La terre ſillonnée,
L'un a dételé le matin,
L'autre l'après-dînée.

COULANGES.

mêmes ſentimens, parce que nous avons la même origine. Perſonne n'a des titres de nobleſſe qui lui ſoient particuliers, à moins qu'il ne ſe diſtingue par ſa probité & par ſon génie. Ceux qui étalent les portraits de leurs ancêtres dans le veſtibule de leur appartement, & qui affichent à l'entrée le nom des familles dont ils ſe prétendent iſſus, réuſſiſſent mieux à ſe faire connoître, qu'à perſuader qu'ils ſont véritablement nobles. Nous n'avons qu'un père qui eſt Dieu. La généalogie de tous les hommes remonte juſqu'à lui par des dégrés plus ou moins remarquables. On dit plus vrai qu'on ne penſe, lorſque l'on ſubſtitue aux aſcendans

dont on a perdu la trace, le nom de quelque divinité. Ne mépriſez perſonne, fût-il né de parens pauvres & obſcurs. Que ſon père ait été affranchi, eſclave ou même barbare, paſſez là-deſſus ſans ſcrupule, vous ſerez amplement dédommagé par la nobleſſe de la ſouche dont il ſort.

Nous deſcendons tous des dieux; ce ne ſont pas les titres, ce ſont les mœurs qui décident du mérite; celles-ci dépendent de nous, les dignités dépendent du haſard. On regarderoit comme un inſenſé celui qui n'examineroit que la ſelle & la bride du cheval qu'il voudroit acheter. Il y a bien plus d'ex-

travagance à juger d'un homme par ſon habillement; or le rang qu'il occupe dans le monde eſt comme l'habit dont il eſt revêtu. Il eſt eſclave, dites-vous? qu'importe, ſon cœur eſt peut-être libre. O que d'eſclaves en ce ſens! L'un eſt aſſervi à la ſenſualité, l'autre à l'ambition, un troiſième à l'avarice, tous le ſont à la crainte. La plus honteuſe ſervitude eſt, ſans contredit, celle à laquelle on s'aſſujettit volontairement.

Telle eſt notre manie, d'eſtimer un homme, non pas tant par lui-même que par ce qui l'environne. Or pour connoître ſa juſte valeur, il faudroit l'examiner ſeul & dé-

pouillé de tout ce qui lui eſt étranger, comme de ſes richeſſes, de ſes honneurs, & des faveurs éblouiſſantes de la fortune dont il jouit. Le corps même doit être mis à part, pour n'examiner que l'ame ; on voit alors ſi ſa grandeur eſt empruntée, ou ſi elle vient de ſon propre fonds.

Chaque choſe a ſa bonté particulière ; la vigne eſt recommandable par ſa fécondité, le vin par ſa sève, le cerf par ſon agilité. Pour quêter le gibier, la qualité eſſentielle du chien, c'eſt le nez ; pour l'atteindre, c'eſt la vîteſſe ; pour l'aſſaillir, c'eſt le courage. Ce qu'il y a de plus excellent dans chaque choſe, c'eſt ce qui la conduit

sûrement au but pour lequel elle eſt faite. Qu'y a-t-il de plus important dans l'homme? C'eſt la raiſon, attribut qui nous rend ſupérieurs aux animaux, & qui nous rapproche des dieux. L'intelligence eſt la qualité diſtinctive de l'homme, tout le reſte lui eſt commun avec d'autres créatures. Il partage la force avec le lion, la beauté avec le paon, la vélocité avec le cheval. Il eſt inutile de remarquer que ces qualités ſont dans la bête en un degré plus éminent que dans l'homme, parce qu'il ne s'agit point préciſément ici de ce qui eſt le plus excellent en lui, mais de ce qui lui eſt propre. Nous avons un corps, les arbres en ont un auſſi; nous

marchons, & nous nous mouvons à notre gré; tous les animaux, ſans en excepter les inſectes, en font autant; nous formons des ſons; mais la voix des chiens eſt beaucoup plus forte que la nôtre, celle des aigles eſt plus aiguë, celle des taureaux plus grave, celle des roſſignols plus douce & plus flexible. Quelle eſt donc notre propriété eſſentielle? la raiſon.

Qu'eſt-ce que la raiſon? C'eſt une portion de l'eſprit divin répandue dans nos corps. Elle eſt la règle de toutes les vertus humaines, parce qu'elle eſt une copie de la nature divine. L'intelligence eſt commune aux dieux & aux hommes,

mais elle eſt parfaite dans les uns ; & peut le devenir dans les autres.

L'ame eſt notre ſouveraine ; tant qu'elle uſe de ſes droits, toutes les facultés de l'homme lui ſont ſoumiſes ; dès qu'elle vacille, ſon empire eſt chancelant. Pour peu qu'elle cède aux attraits de la volupté, ſes puiſſances s'énervent, ſes mouvemens ſe rallentiſſent, & tous ſes efforts ſont inefficaces ; ou pour pouſſer plus loin cette comparaiſon, le pouvoir que l'ame exerce eſt tantôt légitime, tantôt tyrannique ; légitime, lorſque ſes vues ſont honnêtes, lorſqu'elle veille à la sûreté du corps, lorſqu'elle n'en exige rien de honteux ou de bas. Mais ſi elle

s'abandonne à de vains désirs, à la cupidité, à la molleſſe; elle devient tyran. Ses paſſions l'obsèdent, & ne lui donnent point de relâche. Ces mouvemens tumultueux la flattent d'abord; c'eſt ainſi que des largeſſes exceſſives, quoique nuiſibles, plaiſent au peuple, & qu'il touche avec une ſorte de ſatisfaction ce dont il ne peut plus faire uſage. Lorſque le mal a fait un certain progrès, & que l'amour du plaiſir a forcé les derniers retranchemens, l'ame dont le goût eſt émouſſé par ſes excès, incapable de ſentir elle-même, ſe repaît encore agréablement du ſpectacle des plaiſirs d'autrui. Quelle fureur nous fait oublier que nous ſommes

mortels, que notre vie ne tient qu'à un filet, & que nous n'avons qu'une ame à perdre !

Il y a une infinité de choſes dont nous connoiſſons l'exiſtence, ſans en connoître la nature. Nous ſavons tous que nous avons une ame qui dirige à ſon gré nos mouvemens. Mais ce principe de qui nous dépendons, quel eſt-il ? où réſide-t-il ? L'un dit que c'eſt un eſprit ; l'autre une eſpèce d'harmonie ; celui-là l'appelle une force divine, une émanation de la divinité ; celui-ci un air ſubtil ; il en eſt qui le regardent comme une faculté immatérielle ; on en trouveroit encore qui le font conſiſter dans le ſang ou dans la chaleur. Comment l'ame

qui ſe méconnoît elle-même, pourroit-elle avoir une notion certaine des autres créatures ?

Notre ame jouira d'une véritable félicité, lorſque dégagée des ténèbres qui l'environnent, elle pourra contempler d'un œil sûr la lumière divine dans ſa ſource ; lorſque rendue à la céleſte patrie, elle occupera la place qui lui eſt deſtinée. Notre naiſſance nous appelle à ce haut rang ; nous pouvons même en prendre poſſeſſion avant que de quitter nos corps, ſi nous avons le courage de nous dépouiller de nos vices, & ſi nos penſées purifiées de ce qu'elles ont de terreſtre, s'élèvent juſqu'au ſein de la

divinité. C'eſt à quoi nous devons travailler de toutes nos forces. Peu d'hommes ſavent ce ſecret important, & perſonne n'en apperçoit l'effet.

J'adhère volontiers au ſentiment de tant de grands hommes qui promettent l'immortalité à notre ame, quoique les preuves qu'ils en apportent ne ſoient point démonſtratives. Je me livre à cet eſpoir flatteur, je deviens à charge à moi-même, & la vue de l'éternité dont je dois bientôt prendre poſſeſſion, ne m'inſpire que du mépris pour les miſérables reſtes d'un corps uſé. Cette idée, dont je m'occupe quelquefois, a pour moi tous

les agrémens d'un beau ſonge.

Animé par le ſentiment de ſa propre grandeur, l'eſprit de l'homme ſe plaît à parcourir l'infini. Il ne connoît d'autres bornes que celles de Dieu même. Il ne s'avoue point citoyen d'Ephèſe, d'Alexandrie, ou de quelqu'autre ville, s'il en eſt de plus peuplée; l'univers eſt ſa patrie; cet univers qui embraſſe dans ſon vaſte circuit le ciel, la terre & la mer; où la matière éthérée ſépare & unit tout enſemble les choſes divines & humaines; où des millions de divinités ſubalternes ſont occupés du gouvernement qui leur a été confié. « Tous les âges, dit-» il, ſont de mon reſſort; le gé-

» nie meſure les ſiècles, & les diffé-
» rences du tems n'arrêtent pas la
» penſée. Un jour, lorſque les deux
» ſubſtances qui ſont en moi ſeront
» ſéparées, je laiſſerai ce corps où
» je l'ai pris, & je retournerai dans
» le ſein de la divinité. Il eſt vrai
» qu'ici-bas Dieu ne m'abandonne
» point, mais le poids de la mor-
» talité m'accable. Cette vie paſſa-
» gère n'eſt que le prélude d'une
» vie plus heureuſe & plus dura-
» ble. Comme nous ſommes neuf
» mois dans le ſein maternel, non
» point deſtinés à y demeurer, mais
» à habiter le ſéjour qui nous voit
» naître, lorſque nos corps ont
» aſſez de conſiſtance pour ſouffrir
» les impreſſions de l'air; de même

» le tems qui s'écoule depuis l'en-
» fance nous prépare à une ſeconde
» nativité. Nous devons jouir d'une
» autre vie, & d'un état bien dif-
» férent de celui-ci. Mais l'heure
» n'en eſt pas venue, nous ne pou-
» vons encore contempler la gloire
» céleſte que dans l'éloignement ».

Regardez donc ce moment déciſif d'un œil intrépide. Il n'eſt le dernier que pour le corps & non pour l'ame; les choſes qui vous environnent ſont des meubles d'hôtellerie, dont on n'uſe qu'en paſſant. Vous devez aller plus loin. Ce jour que vous redoutez, comme s'il étoit le terme de votre exiſtence, eſt celui de votre naiſſance

éternelle. Quittez votre fardeau. Occupez-vous de penſées plus ſublimes. Un jour viendra que la nature ſera dévoilée à vos yeux. L'ombre fuira. Vous connoîtrez les ténèbres où vous vous êtes plongés pendant la vie, lorſque vous nagerez dans cet océan de lumière, dont vous n'appercevez maintenant qu'un foible rayon, & qui vous paroît néanmoins ſi admirable, malgré la diſtance où vos yeux ſont placés. Quels ſeront vos tranſports, lorſque vous la verrez de près? Ce ſont-là des réflexions qui dégoûtent l'ame de tous les objets vils & rampans. Sûrs de mourir, qui peut vous faire trembler?

DE LA VERTU.

LA perfection de la vertu conſiſte dans une certaine égalité d'ame & de conduite qui doit être inaltérable. Cette égalité eſt le fruit de nos études & de nos réflexions ſur la nature des choſes divines & humaines. C'eſt le ſouverain bien. Lorſqu'on y eſt parvenu, on peut ſe flatter d'être égal aux dieux. Mais que faut-il faire pour y arriver ? La route en eſt aiſée, agréable même, & c'eſt celle que vous montre la nature. Si vous ſavez uſer des moyens qu'elle vous fournit, vous vous éleverez juſqu'au trône de la divinité. Ce n'eſt pas l'argent qui vous

y conduira ; Dieu n'en a pas. Ce ne ſont pas les habits précieux ; Dieu n'en fait point uſage. Ce n'eſt point la réputation, l'éclat, la célébrité ; Dieu n'eſt pas connu. Il ſouffre qu'on ait de lui les idées les plus ridicules. Ce ne ſera point la foule des eſclaves qui portent votre litière à la ville & à la campagne ; ce grand Dieu, ce Dieu tout-puiſſant ſoutient ſeul tout l'univers. Que ſera-ce donc ? Votre ame, pourvu qu'elle ſoit droite, grande, vertueuſe. Qu'eſt-ce qu'une ame de cette trempe, ſi ce n'eſt la divinité même logée dans nos corps ? Au reſte ſa condition noble ou ſervile ne fait rien ici ; on peut monter au ciel du plus petit coin de la terre.

Partez, & montrez-vous digne du rang des dieux.

Si la vertu nous rend véritablement grands, ce n'eſt point préciſément parce que l'on eſt heureux, lorſqu'on eſt à l'abri du mal; c'eſt parce qu'elle étend l'eſprit, qu'elle le prépare à la connoiſſance des choſes céleſtes, & le rend digne d'être admis dans la compagnie de Dieu.

La vertu élève l'homme; elle lui donne un mérite réel, & le met au-deſſus de la crainte & de l'eſpérance, de ce que nous appellons des biens & des maux. La vertu a un prix intrinsèque. Celle-là même

qui eſt en Dieu, eſt celle qui conſtitue le ſage; car on ne peut s'empêcher de reconnoître en lui quelque choſe de merveilleux, de céleſte, de divin. Cette vertu, ce bien ſuprême a un ſéjour qui lui eſt propre. Ce bien ne naît pas dans les pays d'où nous viennent le fer & l'ivoire. Vous demandez quel eſt le ſiège du ſouverain bien? C'eſt notre ame; mais elle doit être pure & ſainte, autrement Dieu ne ſauroit y habiter.

La vertu eſt l'unique bien de l'homme; avec elle, fût-il privé de tout le reſte, il eſt eſtimable; ſans elle, tous les autres avantages ne le mettront pas à couvert du blâme

& du mépris. Il faut à cet égard raiſonner de l'homme comme de toute autre choſe. Un bon vaiſſeau n'eſt pas celui qui eſt richement décoré, dont la proue eſt dorée ou argentée ; c'eſt celui qui eſt ſolidement conſtruit, bien calfaté, aſſez ferme pour réſiſter à la violence des flots, & facile à mouvoir. Une bonne épée n'eſt pas celle dont le fourreau eſt garni de pierreries, ou le ceinturon brodé ; c'eſt celle dont la lame eſt bien tranchante, dont la pointe peut percer les corps les plus durs. Ainſi, pour apprécier un homme, il n'eſt pas queſtion de connoître combien il poſsède d'arpens de terre, à quoi montent ſes revenus, quel nombre de cliens lui

ſont la cour, quelle eſt la richeſſe du lit où il couche, ou de la coupe dans laquelle il boit ; il ſuffit de ſavoir s'il eſt bon, c'eſt-à-dire, vertueux ; s'il a une raiſon ſaine, éclairée, docile aux loix de la nature. Voilà ce que j'appelle la vertu, l'honneur, & l'unique félicité de l'homme.

Toutes les actions que la vertu inſpire, méritent le nom de bien. Mais la vertu eſt un bien unique en ce que rien n'eſt bien ſans elle. Si le bien réſide dans l'ame, tout ce qui l'affermit, tout ce qui l'agrandit doit être appellé bien. Or la vertu produit ces effets ; & tout ce qui irrite les paſſions, bleſſe, dégrade l'ame, & lorſqu'il

paroît l'élever, lui cauſe une ſorte d'enflure, pleine de vanité & d'illuſions. Il n'y a donc pas d'autre bien que celui qui rend l'eſprit meilleur. Toutes les actions de la vie ſont caractériſées par le motif honnête, qui nous engage à les faire ou à les éviter. Par exemple, un homme de bien fera toujours ce qui lui paroît conforme aux règles de l'honnêteté, quelque peine, quelque dommage, quelque danger qu'il y ait à le faire. Au contraire, toutes les richeſſes, tous les plaiſirs, tous les honneurs qu'il pourroit eſpérer ne l'engageront jamais à faire ce qui lui paroît honteux. Rien ne peut le diſtraire de ſon but dans le premier cas, & rien ne peut le déterminer

à agir dans le ſecond. Toutes ſes opérations roulent ſur ces deux points. Il n'y a de bien que ce qui eſt honnête ; il n'y a de mal que ce qui n'eſt pas honnête. La vertu marche fièrement en préſence de l'une & l'autre fortune, dont elle mépriſe ſouverainement la faveur ou la diſgrace. Admettre quelque bien indépendant de l'honnêteté, c'eſt rendre toutes les vertus chancelantes ; car on ne ſauroit en acquérir aucune, lorſqu'on s'attache à un objet qui lui eſt étranger. Cette opinion eſt donc fauſſe, puiſqu'elle répugne à la raiſon qui eſt le ſiège des vertus, & la fidèle compagne de la vérité.

by Google

J'appelle un homme, celui qui ne reconnoît d'autre bien que celui qu'il tire de lui-même; car qu'y a-t-il de plus extravagant, que de louer & d'admirer dans quelqu'un ce qui ne lui appartient pas, ou qui peut bientôt appartenir à un autre? Un cheval n'en eſt pas meilleur pour avoir de riches harnois. On ne doit ſe glorifier que de ce que l'on a. Une belle famille, une maiſon ſuperbe, de grandes poſſeſſions, des revenus immenſes, tout cela eſt hors de nous. Faiſons l'éloge de ce qui nous eſt tellement propre, que nous ne ſaurions le perdre, ni l'aliéner. On définit l'homme un animal raiſonnable. Son bien conſiſte donc à perfectionner ſa rai-

ſon. Mais cette raiſon qu'exige-t-elle? Rien que de très-facile; c'eſt de vivre conformément à la loi naturelle. Il eſt vrai que le dérèglement général y met obſtacle; nous nous ſéduiſons mutuellement. Comment ramener à la vertu ceux que tout le monde pouſſe au vice, & que perſonne n'en détourne?

Les biens ont de la conformité avec la nature. Ils ſont tous égaux en ce ſens. Lorſque dans leurs aſſemblées, pluſieurs ſénateurs embraſſent l'avis que l'un d'eux a propoſé, l'on ne peut pas dire que l'un y conſent plus que l'autre. Il en eſt de même des vertus & des biens, leur accord avec la nature eſt uni-

forme. Modération dans les plaiſirs, conſtance dans les diſgraces, ce ſont des biens du même ordre, quoique leur marche ſoit différente. Le but en eſt ſemblable, tous deux ſont des fruits eſtimables de la vertu & de la raiſon. La vertu met au niveau toutes les actions qu'elle avoue.

Les adverſités ne peuvent être l'objet de nos déſirs, mais il faut déſirer la vertu qui nous apprend à les ſupporter. On ne doit pas ſouhaiter de ſouffrir, mais de ſouffrir courageuſement. C'eſt à la vertu même que j'adreſſe tous mes vœux. Je cherche à paſſer ma vie ſuivant les loix de l'honnêteté; or co[illegible]

la vie eſt ſujette à une infinité de viciſſitudes ; en déſirant de vivre ſelon l'honnêteté, conſéquemment je déſire tout ce qui conduit à ce but. Celui qui ſouffre comme il faut, fait ſouvent uſage de toutes les vertus, quoiqu'il n'y en ait qu'une qui caractériſe & qui relève ſes ſouffrances. Sa patience devient force d'où ſuit l'acquieſcement & la réſignation à la douleur qui ſont des branches de la patience ; on remarque en lui ſa prudence, qui préſide à toute délibération, & qui enſeigne à ſoutenir avec courage ce qu'on ne peut éviter ; il fait éclater ſa conſtance inébranlable, en ce que les moyens les plus violens ne ſont pas capables de lui faire

changer

changer de réſolution ; toutes ces vertus l'accompagnent inſéparablement. Ainſi toute action honnête eſt bien produite par une vertu particulière, mais déterminée par le conſeil des autres. Or ce qui a l'approbation de toutes ces vertus, quoiqu'il ſemble partir d'une ſeule, eſt un digne objet de notre empreſſement. Penſez-vous qu'on ne doive déſirer que ce qui reſſent le plaiſir & la molleſſe ? Croyez-vous que Régulus n'ait pas réellement ſouhaité de retourner à Carthage ? Entrez dans les ſentimens de ce grand homme ; écartez pour un moment les préjugés vulgaires, & formez-vous une idée plus décente de la beauté & de la grandeur de la

vertu, vous comprendrez qu'elle aime mieux ſuer & ſe teindre de ſang, que de ſe couronner de fleurs. « Le camp de la vertu, diſoit le » ſtoïcien Attale, me paroît préfé- » rable à ſes délices. Je ſouffre, » mais qu'importe ſi je ſais ſouffrir ? » Je meurs, mais c'eſt avec cou- » rage, je meurs content ». Epicure auroit dit, je trouve de la douceur à mourir ainſi ; pour moi, je me garderai bien d'exprimer un ſentiment ſi noble & ſi héroïque par des termes qui ſentent la molleſſe & l'affèterie. La rigueur du feu me trouvera invincible. Pourquoi ne ſouhaiterois-je pas, je ne dis pas d'être brûlé, mais d'oppoſer un courage indompté à ce cruel tour-

ment ? Non ; rien n'eſt plus grand, rien n'eſt plus beau que la vertu. Tout ce qu'elle ordonne mérite notre préférence & nos vœux.

Il en eſt qui règlent leurs mœurs ſur les loix de l'honnêteté ; en vue de la récompenſe qu'ils en eſpèrent, ils aiment la vertu d'un amour intéreſſé, qui la dégrade. Car que peut-on concevoir de plus honteux, que de mettre un taux à la probité ? Loin de nous ſéduire par des eſpérances ou de nous flatter par des promeſſes ; loin de nous inſpirer le déſir du gain ou la crainte du dommage ; la vertu nous apprend au contraire à être généreux, & ſouvent même prodigues. Pour

être digne d'elle, il faut renoncer à ſes intérêts propres, exécuter tous ſes ordres, marcher par-tout où ſa voix nous appelle, ſans égard à la dépenſe, quelquefois même ſans épargner ſon ſang, & toujours ſans réſiſtance & ſans murmure. Mais, direz-vous, à quoi bon faire cette action, ſi je n'en dois retirer aucun profit? C'eſt aſſez de l'avoir faite; on ne vous promet rien, & ſi peut-être il vous en revient quelqu'avantage, vous le regarderez comme un acceſſoire. Les belles actions ſont à elles-mêmes leur récompenſe; & nous avons déjà prouvé ſuffiſamment qu'elles ſont par elles-mêmes dignes de nos ſoins & de nos vœux.

Nous avons ici à combattre la ſecte des Epicuriens qui mènent une vie délicieuſe, éloignés des embarras du monde. Voici comment ils raiſonnent dans leurs banquets : « La vertu n'eſt que le miniſtre » de la volupté, elle lui obéit, » elle la ſert, elle marche à ſa ſuite. » Ainſi le plaiſir, diſent-ils, ne va » point ſans la vertu ». Mais pourquoi le placer avant elle ? Cette queſtion eſt-elle donc indifférente, & ne décide-t-elle pas du fonds ? La vertu n'eſt plus, ſi elle peut aller en ſecond. Elle doit avoir la préſéance. Par-tout où elle eſt, elle commande en ſouveraine, elle occupe le premier rang ; & vous voulez l'obliger à demander l'ordre.

« Qu'importe? replique l'Epicurien, » je dis comme vous, que la vertu » eſt de l'eſſence du ſouverain bien; » ſans elle, je réprouve & je con- » damne la volupté même, dont » je ſuis les loix. Il s'agit préciſé- » ment de ſavoir ſi le ſouverain » bien conſiſte dans la vertu, ou » ſi elle en eſt le principe ». Quoi? Vous croyez que je me plains ſeulement d'un renverſement d'ordre? Dites plutôt que vous confondez les idées; & qu'en voulant mettre enſuite ce qui doit aller devant, votre aveuglement devient palpable; car je ne ſuis pas tant bleſſé de vous voir placer la vertu après la volupté, que de ce que vous oſez aſſembler des choſes auſſi diſ-

parates. La vertu n'a que du mépris pour la volupté ; elle eſt ſon ennemie irréconciliable ; loin de la rechercher, elle lui préfère le travail & la douleur. Les incommodités ſont plus de ſon goût qu'un prétendu bien qui affoiblit le courage.

« Mais vous même, reprend-on, » vous ne ſervez la vertu, que » parce que vous y trouvez du » plaiſir ». Point du tout ; je prouve que le plaiſir n'eſt pas mon objet dans la pourſuite de la vertu, quand même je l'y trouverois ; car telle ou telle volupté que la vertu peut procurer lui eſt purement accidentelle, & lui vient de ſurcroît

indépendamment du but qu'elle ſe propoſe. Un laboureur sème ſon champ, il y naît quelques fleurs parmi les épis de blé ; quoique ces fleurs réjouiſſent la vue, on ne dira pas que c'eſt pour elles qu'il a pris la peine de labourer. Ainſi la volupté n'eſt ni la récompenſe, ni le motif de la vertu ; elle n'en eſt que l'acceſſoire ; on n'aime pas la vertu, parce qu'elle donne du plaiſir ; mais elle donne du plaiſir, parce qu'on l'aime. Le ſouverain bien réſide dans l'ame ; lorſqu'elle eſt droite, attentive à ſes devoirs, renfermée en elle-même, elle jouit d'un bonheur parfait, elle n'a rien à déſirer.

C'eſt donc une queſtion frivole de demander pourquoi je m'attache à la vertu; car elle ſuppoſe qu'il y auroit quelque choſe au-deſſus du bien ſuprême. Vous voulez ſavoir ce que je cherche dans la vertu ? La vertu même; il n'y a rien qui lui ſoit préférable; elle eſt ſa récompenſe propre. Eſt-ce ſi peu de choſe ? En diſant qu'elle eſt le ſouverain bien, ce mot renferme l'idée d'une fermeté invincible, de la ſageſſe, de l'élévation des ſentimens, d'un goût exquis, de la liberté, de la paix & de toute la perfection imaginable. Que demanderez-vous de plus? Que trouverez-vous au-delà? Vous me parlez de volupté. Eh! je cherche le bien de l'homme & non

la ſatisfaction de ſon appétit. La brute de ce côté-ci l'emporteroit ſur lui.

« Vous déguiſez mes ſentimens, » reprend Epicure; j'ai toujours ſou- » tenu qu'on ne ſauroit vivre agréa- » blement, à moins qu'on ne vive » conformément aux loix de l'hon- » nêteté, ce qui ne peut s'enten- » dre ni des bêtes, ni de ces hom- » mes qui font conſiſter leur bon- » heur dans la bonne-chère. Je dé- » clare donc hautement, & je pro- » teſte que la vie que je nomme » heureuſe, ne ſauroit l'être ſans » le ſecours de la vertu ». Mais qui ne ſait que les eſprits les plus déréglés jouiſſent abondamment

des plaiſirs que vous promettez ? Le vice n'eſt point un obſtacle à la volupté, l'eſprit des méchans eſt de ce côté-là très-fertile en reſſources. On remarque d'abord en eux une fatuité & un orgueil exceſſifs, joints à un mépris marqué pour tout le monde, & à un attachement aveugle & mal entendu à leurs propres intérêts. Amollis par les délices, ils ſe pâment de joie pour les plus minces & les plus frivoles ſujets, & leur ame engourdie dans une léthargie profonde n'eſt plus capable de réflexion. La vertu pèſe tous ces inconvéniens, elle nous donne de ſalutaires avis, elle apprécie les plaiſirs avant que de s'y livrer ; elle fait même peu

de cas de ceux qu'elle a goûtés, & trouve plus de ſatisfaction à s'en abſtenir, qu'à en uſer. Vous embraſſez la volupté, je réprime ſes careſſes; vous jouiſſez, je m'en tiens au ſimple uſage; vous la regardez comme le bien ſuprême, je n'y vois pas même l'apparence de bonté; elle eſt le but de toutes vos démarches, je ne ſais quoi que ce ſoit pour elle.

Je n'accorde pas le nom de ſage à celui que quelqu'objet domine, encore moins à celui qui adore la volupté. Embarraſſé dans ſes liens, comment ſupportera-t-il le travail, les dangers, la misère, & tant d'autres inconvéniens qui peuvent

ſurvenir à toute heure ? De quel œil verra-t-il la mort & les approches de la douleur ? Vaincu par un auſſi foible ennemi, réſiſtera-t-il aux orages & aux tempêtes excités par les plus fiers adverſaires ? Non, il ſuivra conſtamment les impreſſions de la volupté. Eſt-il difficile de prévoir ce qu'elle lui inſpirera ?

Vous dites qu'elle ne lui perſuadera rien de honteux, parce qu'elle ſera toujours accompagnée de la vertu. Mais quel eſt donc ce bien ſouverain, qui ne peut être un bien que ſous les yeux d'un gouverneur ? Et comment la vertu gouverne-t-elle la volupté dont elle n'eſt que la ſuivante ? Celle qui ſuit doit

obéir ; celle qui précède doit commander ; ou bien il faut avouer que vous confondez l'ordre. D'ailleurs le bel emploi que vous donnez à la vertu, de faire l'eſſai des plaiſirs pour en décider ! Vous ne me nierez pas qu'il y a une infinité de méchans qui nagent dans les délices, & ſur qui la fortune ſemble avoir épuiſé ſes faveurs. Un Nomentanus (1), un Apicius (2), ces fameux gourmands, à qui n'échap-

(1) Nomentanus étoit un voluptueux ; il vivoit ſous l'empire d'Auguſte. Horace en parle aſſez ſouvent.

(2) Apicius. Il y a eu trois fameux gourmands de ce nom. Le plus célèbre vivoit ſous Auguſte. Il porta l'art de la friandiſe au plus haut degré.

poit aucun des bons morceaux, ou comme ils s'expriment, aucun des biens que produiſent la terre & la mer, & dont la table étoit couverte des animaux de tous les pays, voyez-les couchés ſur des lits de roſes; tous leurs ſens ſont comblés; l'ouïe par une muſique harmonieuſe, la vue par des ſpectacles variés, le goût par des mets exquis, le toucher par tous les rafinemens dont on peut s'aviſer, l'odorat par les parfums délicieux qu'exhale le lieu même qu'ils ont choiſi pour être le théâtre de leurs diſſolutions. Vous avouez qu'ils jouiſſent des voluptés, cependant ils ne ſont point heureux; ils ne poſsèdent ni la vertu, ni le vrai bien.

« On convient qu'une infinité d'in-
» cidens peuvent les troubler, &
» qu'ils ſont inquiétés par une foule
» de penſées oppoſées entr'elles ;
» c'eſt ce qui les rend malheureux ».
Je prends acte de cet aveu, & je dis que leur égarement, leurs inquiétudes, leurs remords n'empêchent pas ces perſonnes-là de goûter des plaiſirs ſi grands, qu'on peut aſſurer qu'ils ſont auſſi loin du chagrin que de la ſageſſe. Dans les accès de leur folie, la plupart ſe livrent à une joie déméſurée, à un rire éclatant qui tient de la fureur. Les ſages au contraire ne prennent que des plaiſirs tranquilles, modérés & preſque languiſſans. Ils reſſerrent la volupté dans des bor-

nes ſi étroites, qu'à peine eſt-elle ſenſible ; auſſi ne la recherchent-ils point ; & lorſqu'elle ſe préſente d'elle-même, ils en font peu d'état, & n'en reſſentent aucun contentement. C'eſt un court intermède, c'eſt un jeu de quelques momens qui fait diverſion à des occupations ſérieuſes. Le voluptueux s'imagine qu'il eſt vertueux en même tems, parce qu'il entend dire que la vertu eſt inſéparable de la volupté. Il donne au vice le nom de ſageſſe, & il ne rougit pas des excès les plus honteux.

Il eſt vrai que les principes d'Épicure n'autoriſent pas ces monſtrueux égaremens ; mais ceux qui

aiment la débauche couvrent leur libertinage du manteau de la philoſophie, & s'empreſſent de groſſir le parti des défenſeurs de la volupté. Ils n'examinent point ce que c'eſt que la volupté d'Epicure, combien elle eſt grave & tempérée (car c'eſt là l'idée que j'en ai toujours eue); ils volent à ſon nom ſeul, pour trouver un appui & un prétexte à leurs déſordres. Ils perdent par-là l'unique reſſource qui leur reſtoit, je veux dire la pudeur. Ils louent déſormais ce qui les faiſoit autrefois rougir, & ſe font honneur de leurs crimes. C'eſt pour la même raiſon qu'il eſt ſi difficile à un jeune homme de ſe corriger, lorſqu'on décore ſon li-

bertinage d'un titre honorable.

L'éloge de la volupté eſt donc toujours pernicieux dans la bouche d'Epicure, puiſque tout ce que ſa doctrine a de bon eſt un myſtère, & que l'idée qu'elle préſente d'abord n'eſt propre qu'à corrompre le cœur. Car je ſuis très-perſuadé (n'en déplaiſe à nos Stoïciens qui ne ſont pas de mon avis) qu'à examiner de près les maximes d'Epicure, elles ſont ſaines, droites, & même auſtères. Sa volupté dans le fond ſe réduit à bien peu de choſe; il exige d'elle les mêmes réſerves que nous demandons à la vertu. Il veut qu'elle ſuive la nature; or ce qui ſuffit à la nature

ne contente guère la ſenſualité. Que conclurons-nous ? Celui qui fait conſiſter le bonheur dans une vie dont l'oiſiveté ou les excès de la débauche rempliſſent tous les inſtans, abuſe d'un nom reſpectable pour accréditer un mauvais ſyſtème. La volupté que prêche Epicure, & qui lui ſert de prétexte pour venir à l'école de ce philoſophe, le flatte bien moins que celle qui règne dans ſon cœur; dès qu'il s'imagine que ſes vices ne ſont pas contraires aux principes de ſon maître, il s'y abandonne ſans crainte & ſans honte, & marche la tête levée dans la route du crime. Je ne prétends donc pas, comme quelques-uns des nôtres, qu'Epicure eſt

le profeſſeur du vice, je dis que l'on n'entend pas ſon ſyſtême, & qu'on le décrie injuſtement. Comment prendre ſa penſée, ſi l'on s'en tient à l'écorce? Il eſt certain qu'au premier coup d'œil ſa doctrine eſt équivoque, & ſemble favoriſer le crime. C'eſt un brave guerrier qui n'eſt pas vêtu de l'habit convenable à ſa profeſſion. Si vous avez des mœurs, ne vous expoſez pas à ce qui peut les corrompre. Choiſiſſez donc une école plus décente que celle d'Epicure; enrôlez-vous dans un corps dont le nom ſeul excite votre courage, & vous éloigne du vice dont l'approche eſt capable de vous amollir. Celui qui ſe range ſous les drapeaux de la

vertu, donne une idée avantageuſe de ſon caractère; mais celui qui marche à la ſuite de la volupté, ſemble d'abord ſe dégrader, & paſſe aiſément pour un lâche, pour un efféminé, qui en viendra bientôt aux derniers excès, à moins qu'on ne lui explique la différence qu'il y a entre les plaiſirs permis que la nature avoue, & les voluptés illicites qui ne connoiſſent point de frein. Le nombre de celles-ci eſt infini, & plus on s'efforce de les ſatisfaire, plus elles ſe montrent inſatiables. Prenez donc la vertu pour guide, elle conduira sûrement tous vos pas. L'excès du plaiſir eſt nuiſible. Mais avec la vertu, nul excès à craindre, parce que la mo-

dération l'accompagne toujours. Je n'interdis pas la volupté, pourvu qu'elle cède le pas à la vertu. Mettre celle-ci au rang d'une ſuivante, ce ſeroit eſtimer bien peu ce qu'il y a de plus grand dans le monde. Il faut donc lui donner la première place, & marcher ſous ſes enſeignes. Nous ne renoncerons pas pour cela au plaiſir ; mais nous ſaurons le maîtriſer & le régler. Il pourra nous inviter, mais jamais nous contraindre. Ceux qui font primer la volupté, ſont bien loin du but. En perdant la vertu, ils diſpoſent moins de la volupté, qu'ils n'en deviennent les eſclaves. Malheureux, ſi elle les fuit ; plus malheureux encore, ſi elle les comble de ſes faveurs.

« Rien n'empêche, dit-on, qu'on » n'uniſſe la vertu avec la volupté, » en ſorte qu'il en réſulte le bien » parfait, qui ſera en même tems » honnête & agréable ». Accord chimérique : l'honnête n'entre point en compoſition avec ce qui ne l'eſt pas ; & le ſouverain bien ne ſeroit point tel, s'il avoit en lui quelque choſe de moins parfait que lui-même. La ſatisfaction intérieure que produit la vertu, quoiqu'elle ſoit une ſorte de bien, n'eſt pas même plus partie du bien ſouverain que la joie & la tranquillité qui naiſſent des plus juſtes cauſes. Ces affections ne ſont pas l'eſſence du bien ſuprême, elles en ſont ſeulement les ſuites. Mais aſſocier la volupté

à

à la vertu, c'eſt affoiblir par la fragilité de l'une, toute la vigueur de l'autre; c'eſt mettre ſous le joug une liberté qui n'eſt invincible, qu'autant qu'elle ne reconnoît rien au-deſſus d'elle; car il n'eſt pas de plus grand eſclavage que celui qui nous rend dépendans de la fortune; ce n'eſt pas-là donner à la vertu un fondement ſolide & inébranlable; c'eſt l'aſſujettir à de perpétuelles viciſſitudes. Qu'y a-t-il de plus incertain, que ce qu'il faut attendre du haſard? Si l'ame s'émeut à la plus légère impreſſion du plaiſir ou de la douleur, comment ſera t-elle capable d'obéir à Dieu, de prendre en bonne part tous les évènemens de la vie, de recevoir tou-

tes les disgraces, sans murmurer contre la providence? Il n'appartient qu'à la vertu d'atteindre au souverain bien, & de s'élever de la terre au ciel qui est sa véritable patrie. La vertu se soutient constamment; elle est prête à tout souffrir, non seulement avec patience, mais de plein gré. Elle reconnoît l'ordre de la nature dans les circonstances les plus fâcheuses; semblable à un vaillant soldat, qui s'expose volontiers aux coups, qui compte avec complaisance les blessures qu'il a reçues, & qui percé de mille traits, bénit encore le prince pour qui il meurt; la vertu ne perd jamais de vue cette maxime ancienne: *Il faut obéir à Dieu.*

On a beau ſe plaindre, gémir & pleurer ; on eſt contraint de plier ſous la main toute-puiſſante qui nous gouverne ; & l'on exécute malgré ſoi tout ce qu'elle ordonne. Mais quelle folie de ſe faire traîner plutôt que de ſuivre ! La vertu ſe prête de grand cœur à la néceſſité qui réſulte de la conſtitution de cet univers ; nous ſommes engagés comme par un ſerment naturel à ſupporter les viciſſitudes humaines, & à ne point nous troubler de ce qui arrive malgré nous. L'univers où nous naiſſons eſt un état monarchique, & notre liberté conſiſte à nous ſoumettre à Dieu.

Tous les hommes ſont portés au

mal, plutôt qu'au bien. Notre première occupation doit être d'acquérir les vertus & de déraciner les vices. Nous devons nous appliquer à la réforme de nos mœurs avec d'autant plus d'empreſſement qu'étant une fois confirmés dans le bien, c'eſt pour toujours. La vertu eſt inamiſſible. Le vice qui lui eſt contraire ne ſe trouvant alors dans notre cœur que comme dans une terre étrangère, peut en être aiſément chaſſé & dépoſſédé. Ce n'eſt que dans ſon propre fonds, qu'on peut s'établir à demeure. La vertu eſt conforme à la nature. Le vice eſt ſon ennemi. Mais s'il eſt aiſé de conſerver les vertus acquiſes, ou même impoſ-

ſible de les perdre entièrement ; nous n'éprouvons pas la même facilité, lorſqu'il s'agit d'en faire l'acquiſition ; parce que le premier effet de la foibleſſe & de l'infirmité de l'eſprit, c'eſt de lui inſpirer un grand éloignement des choſes qu'il ne connoît point. Il faut donc lui faire violence au commencement. Le premier pas étant fait, le remède n'eſt plus amer, il devient doux à l'inſtant de la guériſon. Bien différente des potions médicinales, qu'on ne trouve agréables qu'après qu'elles ont produit leur effet, la philoſophie fait ſentir dans le même tems ſa ſuavité & ſon efficacité. Ce qui rend notre guériſon difficile, c'eſt

que nous ignorons que nous ſommes malades. Nous rejettons ordinairement nos vices ſur les circonſtances du tems & du lieu ; perſonne ne ſe croit ni avare, ni paſſionné. Les aveugles cherchent un guide ; pour nous, nous errons à l'aventure. Chacun dit ; je ne ſuis point ambitieux ; mais on ne ſauroit vivre à Rome autrement que je vis. Je n'aime point le luxe ; mais on ne ſauroit être à la ville, ſans y faire de la dépenſe. Si je ſuis d'un tempérament colère, ce n'eſt pas ma faute ; ſi ma conduite eſt déréglée, c'eſt que je ſuis jeune. Pourquoi ſe tromper ainſi ſoi-même ? Notre mal ne nous eſt pas étranger, il eſt dans nous,

au fond de notre cœur. Nous ne voulons pas recourir au médecin ; cependant il lui ſeroit bien plus aiſé d'extirper le mal dans ſa naiſſance. Un cœur neuf & ingénu ſuit ſans peine le bon chemin qu'on lui montre. On ne ſent de la difficulté à obéir à la nature que lorſqu'on s'eſt accoutumé à enfreindre ſes loix. Nous rougiſſons d'apprendre à faire le bien : j'avoue qu'il eſt honteux d'avoir beſoin d'un maître dans la ſcience des mœurs ; mais il ne faut pas eſpérer qu'un ſi grand bien ſoit un préſent du haſard ; on ne l'obtient pas ſans travail, quoiqu'au fond ce travail ſoit léger, lorſqu'on a eu la précaution de préparer ſon âme de

bonne heure, de corriger ſes défauts avant qu'elle fût endurcie au mal. On ne doit pas même déſeſpérer de ceux qui ſont endurcis; car il n'eſt rien dont on ne puiſſe venir à bout par des ſoins attentifs, un courage à l'épreuve, & une conſtance opiniâtre. On parvient à redreſſer les arbres pliés, le feu rétablit les poutres tortueuſes. Combien eſt-il plus aiſé de réformer l'ame qui eſt mobile & plus ſouple que l'eau? Car qu'eſt-ce que l'ame, ſi ce n'eſt une ſubſtance ſpirituelle, ſuſceptible de telle ou telle modification?

La vertu n'eſt jamais inacceſſible. Le chemin qui y conduit eſt

ouvert à tout le monde ; elle ne rebute perſonne, elle invite tous les hommes, libres ou eſclaves, rois ou ſujets. La maiſon qu'on habite, les revenus qu'on poſsède lui ſont indifférents, l'homme lui ſuffit. Quelle reſſource aurions-nous contre les accidens inopinés, & quel objet grand & élevé l'ame pourroit-elle ſe propoſer, ſi la ſtabilité de la vertu dépendoit des caprices de la fortune ?

Aimer nos parens, nos enfans & nous-mêmes ne ſauroit être l'objet des préceptes ni des exhortations. C'eſt l'effet d'une inclination naturelle ; il en eſt de même par

rapport au bien honnête, auquel nous ſommes naturellement portés, & qui nous plaît néceſſairement (1). La vertu a de ſi puiſſans attraits, que ceux-là même qui ne ſuivent pas ſes maximes, ne peuvent s'empêcher d'applaudir aux actions dont eſt elle le principe. Il n'eſt perſonne qui ne ſouhaite de paſſer pour homme de bien. Dans le tems qu'on s'abandonne au crime & à l'iniquité, on veut paroître juſte &

(1) Ceci ne ſemble pas d'abord s'accorder avec ce que l'auteur a dit plus haut de la corruption de notre nature ; mais pour l'entendre, il n'y a qu'à faire attention à la contradiction qui ſe trouve entre les lumières de l'eſprit & le penchant du cœur.

vertueux; en ſe livrant au plus grands excès, on cherche à ſauver les apparences. C'eſt ce qui n'arriveroit pas, ſi l'amour du bien honnête, gravé au fond du cœur, ne forçoit les méchans à déſirer de n'être pas connus pour ce qu'ils ſont, & à cacher leur dépravation qu'ils déteſtent, quoiqu'ils ſoient bien aiſes d'en recueillir les fruits. Auſſi ne voit-on perſonne qui s'écarte de la loi naturelle & des ſentimens de l'humanité, juſqu'au point de ſe déterminer au mal ſans y être intéreſſé. Interrogez les brigands qui vivent de rapines, s'ils n'aimeroient pas mieux acquérir à juſte titre, ce qu'ils s'approprient par la fraude & la violence? Ce

ſcélérat qui égorge les paſſans pour profiter de leurs dépouilles, vous répondra, qu'il ſeroit charmé de trouver fortuitement ce qui fait l'objet de ſes brigandages, plutôt que de faire le métier de voleur. Vous n'en verrez pas un qui ne renonçât volontiers au vice, s'il pouvoit ſans lui jouir des avantages qu'il en retire. Reconnoiſſons ici l'un des grands bienfaits de la nature, en ce que la vertu répand ſa lumière dans tous les eſprits, elle éclaire juſqu'à ceux qui refuſent d'obéir à ſes inſpirations.

On doit être traité comme on traite les autres.

La maxime contenue dans ce vers

vers eſt ſi frappante, que la ſimple expoſition diſſipe les doutes, écarte les queſtions, & que cette vérité n'a pas beſoin de preuve. A l'égard des préceptes, ils ſont plus efficaces & plus touchans lorſqu'ils ſont appuiés de raiſons qui nous en faſſent connoître l'objet, le motif, & l'avantage attaché à leur obſervation.

La vertu a deux parties ; la ſpéculation & la pratique. L'enſeignement nous donne l'une, & le conſeil nous donne l'autre. Une belle action eſt en même tems la preuve & l'effet de la vertu. Au reſte, ſi la conviction nous porte au bien, les avis n'y ſont pas moins utiles.

Il faut choiſir un homme vertueux qui ſoit toujours préſent à notre eſprit; & vivre comme ſi nous étions continuellement ſous ſes yeux, comme s'il examinoit tout ce que nous faiſons. Ce précepte eſt d'Épicure, il a eu raiſon de nous donner un gouverneur & un cenſeur qui nous accompagnent par-tout. On évite bien des fautes lorſqu'on voit qu'on ſeroit contraint de les commettre en preſence de témoins. Que notre ame ſe ſoumette intérieurement à un juge intègre, dont l'autorité s'étende juſque ſur nos actions les plus ſecrètes. Heureux celui, de qui non-ſeulement la vue, mais encore le ſouvenir eſt capable de nous corriger!

Heureux celui qui ſait reſpecter quelqu'un juſqu'au point de n'oſer faire rien de répréhenſible en penſant à lui ! Il deviendra bientôt reſpectable lui-même. Choiſiſſez Caton pour remplir cette fonction ; ou s'il vous paroît trop rigide, prenez Lélius, qui eſt d'un caractère plus doux ; enfin prenez celui dont le génie & les mœurs ſont plus aſſortis à votre goût ; que ſon idée & ſon image gravées dans votre mémoire vous le repréſentent ſans ceſſe comme votre maître & votre modèle. Nous avons beſoin de nous meſurer ainſi ſur un exemple illuſtre. On ne ſauroit aligner ce qui n'eſt pas droit, que par l'application de la règle.

La philoſophie eſt recommandable, en ce qu'elle n'a pas d'égard à la naiſſance. La probité eſt de toutes les conditions, elle nous rend tous vraiment nobles. Tout le monde peut prétendre à la vertu. Il n'y a chez elle ni choix ni préférence, elle éclaire également tous les eſprits. Socrate n'étoit pas de l'ordre des ſénateurs. Cléanthes gagnoit ſa vie à puiſer de l'eau, & à arroſer un petit jardin. Platon étoit roturier quand il devint philoſophe; c'eſt la philoſophie qui l'a ennobli. Pourquoi déſeſpérer de vous égaler un jour à ces grands hommes? Si vous vous rendez dignes d'eux, vous pourrez les compter au nom-

bre de vos ancêtres ; & pour y réuſſir, commencez à vous mettre dans l'eſprit que perſonne n'eſt plus noble que vous. En effet, nous avons tous un pareil nombre d'aïeux (1). Il n'eſt perſonne qui n'ait perdu la trace de ſa première origine. Platon dit qu'il n'y a pas de roi, qui ne deſcende de quelqu'eſclave, ni d'eſclave qui ne vienne de quelque roi. Des révolutions ſans nombre ont tout con-

(1) Liſez la VIe leçon du livre qui a pour titre : *Les Leçons de la Sageſſe.* « Vous » vous croyez bien noble, parce que votre » famille eſt ancienne ; faites-la plus an- » cienne encore, & vous ceſſerez d'être no- » ble en ce genre. Une génération de plus » en remontant, vous voilà roturier ».

fondu. La fortune a brouillé tous les rangs. Qui doit donc paſſer pour noble ? Celui qui a le plus de diſpoſition à la vertu. C'eſt-là l'unique titre auquel on doive avoir égard. S'agit-il de l'ancienneté ? Tout ſera égal ; nous remonterons tous au néant dont nos premiers pères ont été tirés. Depuis le commencement du monde juſqu'à préſent, nous trouvons dans la ſuite de notre généalogie un mêlange confus de baſſeſſe & de grandeur. Un veſtibule rempli de portraits enfumés ne fait pas la nobleſſe. La gloire de nos ancêtres leur appartient toute entière ; elle n'eſt point à nous, puiſqu'elle exiſtoit avant nous. La nobleſſe réſide dans

l'ame ; on peut l'acquérir en dépit de la fortune, en quelque condition que l'on ſoit né.

Il eſt bon qu'il y ait de grands hommes qui ne meurent pas tout entiers ; & ce n'eſt pas ſans raiſon que le ſouvenir de la poſtérité conſacre leurs belles actions. A qui le fils de Cicéron fut-il redevable du conſulat, ſi ce n'eſt à ſon père ? Sextus Pompée & les autres conſuls de ſa race n'ont-ils pas la même obligation à cet homme célèbre, dont la gloire a été ſi grande, que ſa chûte même a ſervi à leur élévation ? Qui eſt-ce qui a depuis peu procuré l'honneur du ſacerdoce à Fa-

bius le Perſique, ſi ce n'eſt ces trois cents héros de ſa maiſon, qui ſeule ſervit de rempart à la république contre l'invaſion de l'ennemi ? L'honneur que nous rendons aux vertus dont nous ſommes les ſpectateurs, n'eſt pas le ſeul hommage qui leur eſt dû, nous devons les honorer lors même qu'elles ont diſparu à nos yeux. Comme les grands hommes ne ſe ſont pas contentés d'êtres utiles à leur ſiècle, & que les témoignages de leur amour pour la patrie ſubſiſtent encore après eux, il eſt juſte que notre reconnoiſſance ne ſoit pas bornée à l'âge où ils ont vécu. Quel que ſoit le ſang qui a donné des héros à l'état, il mérite des

égards. Cet homme eſt né de parens illuſtres ; eût-il dégénéré lui-même, qu'il ſoit déſormais à couvert à l'ombre de leurs lauriers. Les rayons du ſoleil conſervent leur éclat dans les lieux les plus infects, c'eſt ainſi que des lâches peuvent briller de la gloire de leurs ancêtres (1).

La gloire eſt à la vertu ce que l'ombre eſt au corps, elle accom-

(1) On ne conçoit pas Sénèque, lorſqu'il juſtifie les honneurs accordés à des deſcendans infâmes, par reconnoiſſance pour leurs ayeux illuſtres. Ne ſavoit-il point que c'eſt par ſoi & non par autrui qu'on mérite ou qu'on démérite ? Les Chinois ſont bien plus ſages que nous : chez eux la nobleſſe eſt perſonnelle.

pagne les gens de bien, même malgré eux; mais comme l'ombre tantôt nous ſuit, & tantôt nous précède, de même la gloire marche quelquefois devant nous, & s'offre à nos regards, d'autres fois elle ne vient qu'après nous; mais pour être plus tardive, elle n'en eſt que plus éclatante; l'envie n'a plus de priſe ſur elle. Pendant combien de tems prit-on Démocrite pour un fou? Socrate fut peu célèbre pendant ſa vie. Caton reſta longtems inconnu: ſa patrie le rejetta, & n'eut pour lui de l'eſtime qu'au moment qu'elle le perdit. Les perſécutions de la fortune donnent du luſtre à la vertu. Combien de belles actions n'ont été ſues qu'après la

mort de leurs auteurs ? Combien de perſonnages ignorés ſemblent n'avoir échappé à l'oubli que par haſard ? Epicure, que les moins habiles, ou plutôt un peuple d'ignorans admirent, le célèbre Epicure n'a pas même été connu des Athéniens, près deſquels il s'étoit retiré. Il a ſurvécu pluſieurs années à Métrodore ; & dans une lettre où il rappelle les douceurs qu'une amitié mutuelle leur avoit fait goûter, il ajoute que l'obſcurité preſqu'entière où ils vivoient dans le ſein de la ſavante Grèce, n'avoit point altéré les charmes de leur union. N'a-t-on pas retrouvé ce grand homme, lorſqu'il n'étoit plus ? Et ne jouit-il pas maintenant d'une

haute réputation ? Les ténèbres ne nuiſent point à la vertu, elle n'y ſauroit être plongée pour toujours. Victime de la malignité de ſes contemporains, après avoir gémi dans une longue oppreſſion, il vient un tems où elle perce. C'eſt ſe borner, que de prétendre ſeulement à l'eſtime de ſon ſiècle. Un million d'âges, une infinité de peuples doivent ſe ſuccéder. Ayez en vue cette nombreuſe poſtérité : ſi votre mérite étouffé par l'envie trouve toutes les bouches muettes, vous aurez bientôt affaire à des juges intègres & impartiaux. Si la réputation fait partie de la récompenſe due à la vertu, elle ne ſauroit vous échapper. Il eſt vrai que les élo-

ges de la poſtérité n'ajouteront rien à votre bonheur, mais elle ne laiſſera pas de vous les prodiguer à l'envi, quoique vous ne ſoyez pas à portée de les entendre. Qu'on ſoit mort ou vivant, la vertu n'eſt jamais ingrate envers ceux qui l'ont cultivée de bonne foi, & qui ont toujours été les mêmes, ſoit qu'ils s'attendiſſent à être expoſés aux regards du public, ſoit dans les occaſions ſubites & imprévues. Ici la feinte eſt inutile. Il eſt peu de gens à qui les dehors en impoſent. La vérité n'a point de côté foible, bien différente de l'impoſture qui ne ſauroit ſe ſoutenir. Le voile léger dont ſe couvre le menſonge, eſt toujours dia-

phane pour les yeux attentifs.

Pour être homme de bien, il ne faut preſque que le vouloir. Par homme de bien, vous ſavez que j'entends celui qui l'eſt entièrement, parfaitement, invariablement. Je vous regarde comme tel, ſi vous apportez une application conſtante, à faire en ſorte que vos actions s'accordent avec vos diſcours, & ſoient pour ainſi dire, frappées au même coin. L'inconſtance eſt la marque infaillible du dérèglement.

La vertu a cela de propre, qu'elle excite l'admiration, ſans inſpirer le découragement. Elle me

paroît placée dans un lieu éminent, mais qui n'eſt pas inacceſſible à ceux qui veulent y monter. J'emploie tous les jours un tems conſidérable à contempler ſes charmes. J'éprouve à ſon aſpect le même étonnement dont je me ſens ſaiſi, lorſque je conſidère les merveilles de l'univers avec l'œil d'un étranger curieux. Je ſuis plein de reſpect pour ceux qui nous ont ouvert les routes de la ſageſſe, & pour les préceptes qu'ils nous ont laiſſés; je me regarde comme leur héritier en commun. C'eſt pour moi qu'ils ont travaillé, c'eſt pour moi qu'ils ſe ſont enrichis. Mais diſpoſons de cet héritage en bons pères de famille; tâchons de l'aug-

menter, & de le remettre à nos neveux en meilleur état.

La probité doit mépriſer la réputation, & ſe ſuffire à elle-même. Ce que l'on penſe de vous, n'ajoute rien à votre mérite. Afficher la vertu, ce n'eſt pas travailler pour elle, mais pour la gloire. Vous voulez être juſte afin d'acquérir de l'honneur; ſachez que pour l'être, il faut ſouvent ſouffrir des humiliations; & que dans ces circonſtances, la vertu s'applaudit du mépris qu'on lui fait eſſuyer.

De la Conscience.

PERSONNE ne s'avoue coupable. On cache volontiers le crime dont on aime à goûter les fruits. Tandis que l'innocence cherche le grand jour, la méchanceté redoute juſqu'aux ténèbres dont elle s'enveloppe.

Epicure a très-bien dit, que le ſcélérat peut ſe dérober aux regards, mais non pas à la crainte d'être découvert. Il trouve quelquefois des aſyles, & jamais de sûreté. En voici la raiſon. La première & la plus grande peine du crime, c'eſt de l'avoir commis. Les plus heureux for-

faits ne reſtent jamais impunis, parce qu'ils trouvent leur vengeur dans eux-mêmes. A ce premier ſupplice en ſuccèdent d'autres, l'inquiétude, la terreur, la défiance. Abandonnons le criminel à ces bourreaux, & qu'il demeure en proie à ces incertitudes. Au reſte, je ſuis bien éloigné de dire avec Epicure, que rien n'eſt juſte par ſa nature & en ſoi-même; mais que l'on doit éviter le crime, parce qu'il faut néceſſairement être vertueux. Je conviens ſeulement avec lui, que le coupable eſt déchiré, tourmenté par ſa conſcience, dont il ne ſauroit appaiſer les cris, quelqu'aſſurance qu'on prétende lui donner. La fortune en met pluſieurs à l'abri

du ſupplice, mais elle n'en exempte aucun d'une mortelle frayeur. Pourquoi cela ? ſi ce n'eſt parce que nous avons une averſion innée pour ce que la nature condamne. On a beau ſe cacher, on n'eſt point tranquille, parce que la conſcience nous accuſe, & nous montre à nous-mêmes tels que nous ſommes. Il falloit que la crainte accompagnât par-tout le criminel. Comme il y a une infinité d'actions mauvaiſes qui échappent à la juſtice & à la ſévérité des loix, ce ſeroit fait du genre humain, ſi elles n'étoient pas ſur-le-champ punies avec la dernière rigueur au tribunal de la nature, & ſi la terreur ne devenoit un ſupplice ?

Vous pourrez vous eſtimer heureux, lorſque vous ne craindrez pas les yeux du public, lorſque vous vous ſervirez de votre maiſon ſimplement pour l'habiter, & non pour vous y cacher; car il ne manque pas de gens qui s'imaginent que les murs où ils ſont renfermés ſont plutôt faits pour pécher ſecrètement, que pour ſe défendre des injures de l'air. Jugez de la corruption de nos mœurs. A peine trouverez-vous un citoyen qui oſe laiſſer à tout le monde une libre entrée chez lui; ce n'eſt point tant le faſte qui nous engage à mettre des gardes à la porte de nos appartemens, que la crainte d'y être ſurpris. On cherche en vain à n'être

ni vu ni entendu. La bonne conſcience ſe produit volontiers au-dehors, tandis que la mauvaiſe eſt inquiète dans le réduit le plus ſecret. Si vous faites bien, que riſquez-vous à vous montrer? Si vous faites mal, il importe peu qu'on l'ignore, dès que vous le ſavez vous-même. Eh, que je vous plains, ſi la vue de ce témoin intérieur n'eſt pas capable de vous contenir!

Que faites-vous? que tramez-vous? pourquoi vous cacher? Vous avez un obſervateur; il n'en eſt pas de lui comme de vos autres maîtres qui peuvent s'éloigner de vous & vous laiſſer ſeul. L'un eſt à la campagne, l'autre eſt mort, un

troiſième eſt malade, mais celui-ci eſt toujours à vos côtés. Vos précautions ſont inutiles. Vous comptez échapper aux regards de tous les vivans. Inſenſé que vous êtes! l'homme ne vous voit pas; mais la conſcience vous accuſe.

Je veux régler mes actions ſur ma conſcience, & non ſur l'opinion des hommes. J'aurai autant de reſpect pour ſon jugement que pour celui de tout le public.

Un homme prudent ne hait pas ceux qui s'égarent, autrement il ſeroit dans le cas d'être ſon propre ennemi. Combien a-t-il fait lui-

même de choſes pour leſquelles il a beſoin d'indulgence ? Perſonne ne peut s'abſoudre lui-même ; cependant chacun vante ſon innocence, parce qu'il n'a pas été vu lorſqu'il péchoit, & que l'on compte pour rien le témoignage de la conſcience.

DES PASSIONS.

LES paſſions ne ſauroient ſe déguiſer. On apperçoit le déſir, la crainte, l'audace, à l'aide de certains ſignes infaillibles, qui en ſont les pronoſtics. Notre ame ne ſouffre jamais d'agitation un peu violente, qui ne ſe peigne ſur le viſage.

Il eſt aiſé de reconnoître la paſſion dans ſa naiſſance. Cette maladie de l'ame eſt précédée de marques indubitables. Comme il eſt aiſé de prévoir la pluie & les orages, de même il y a des avant-

avant-coureurs qui nous annoncent les tempêtes dont notre ame doit être agitée, telles que l'amour, la colère, &c. Il eſt très-utile de connoître ſon mal, & de le prévenir avant qu'il ſoit enraciné.

Au commencement toutes les paſſions ſont douces & modeſtes, mais elles n'en deviennent enſuite que plus impérieuſes. On ne peut plus les arrêter, quand on leur a une fois lâché la bride. Ces mouvemens ſi peu conſidérables d'abord, s'accélèrent d'eux-mêmes, & prennent à chaque inſtant de nouvelles forces. Il eſt beaucoup plus facile de leur refuſer l'entrée, que de les

chaſſer après les avoir admis.

Je goûte fort la réponſe de Panétius à un jeune homme qui lui demandoit, s'il eſt permis au ſage d'être amoureux ? « A l'égard du » ſage, dit-il, c'eſt une queſtion ; » mais pour vous & moi qui ſommes bien loin encore de mériter » un ſi beau nom, nous ne devons pas nous expoſer à la fougue d'une paſſion ſi emportée, » ſi téméraire, ſi indigne. Les faveurs de l'amour ſont auſſi pernicieuſes que ſes diſgraces. Les » premières irritent notre convoitiſe, celles-ci réveillent notre » orgueil. Le ſuccès enivre, la réſiſtance occupe. Convaincus de

» notre foibleſſe, vivons en paix. » Eloignons de nous les objets trop » ſéduiſans ».

Il eſt certain que l'amour a quelque reſſemblance avec l'amitié. On peut l'appeller la folie de l'amitié. On n'aime ni par intérêt, ni par ambition, ni par vanité. Le véritable amour ne recherche que la poſſeſſion accompagnée d'un tendre retour de la part de l'objet qui l'enflamme. Il compte tout le reſte pour rien.

Les vœux des amans ſont ſinguliers. Par exemple, ils ſouhaiteront l'exil à leur maîtreſſe, pour avoir le plaiſir de l'accompagner dans ſa

retraite ; la pauvreté , afin qu'elle ſoit plus ſenſible à leurs bienfaits ; la maladie , afin qu'ils ayent un prétexte pour être toujours auprès d'elle. On n'attendroit pas pis d'un ennemi. C'eſt ainſi que l'amour forcené copie la haine.

Le propre de l'ambition , c'eſt d'être inſatiable. Combien de prétendus héros ont brûlé de grandes villes , forcé des citadelles qu'on regardoit comme imprenables, montré leur génie & leur adreſſe dans l'attaque & la défenſe des places? Combien d'autres ont commandé les armées , chaſſé l'ennemi devant eux , & les mains teintes du ſang des nations, ſont parvenus juſqu'aux

rivages de l'Océan ? Avant que de vaincre, tous ces grands hommes avoient été vaincus eux-mêmes par la cupidité. Ils n'ont jamais trouvé de réſiſtance ; mais eux-mêmes n'avoient jamais réſiſté à l'ambition, à la cruauté. Dans le tems qu'on les voyoit commander à des milliers d'hommes, ils étoient maîtriſés par leurs paſſions.

La fureur, qui poſſédoit le malheureux Alexandre, le portoit à s'emparer du bien d'autrui, à pénétrer dans des régions inconnues. Ne regarderez-vous pas comme un fou, un homme qui commence ſes exploits par ravager la Grèce où il avoit reçu l'éducation ; qui ſe

fait un plaiſir d'enlever à chacun ce qu'il a de plus précieux, qui réduit Lacédémone aux fers, & Athènes au ſilence ? Peu content d'avoir égorgé tant de citoyens que ſon père Philippe avoit ſubjugués par ſes armes, ou corrompus par ſes largeſſes, il tranſporte ailleurs le théâtre de ſa barbarie, & fait la guerre à tout l'univers. Quoique raſſaſié de gloire, l'ambition ne lui permit pas de ſe repoſer, ſemblable à ces bêtes féroces qui continuent à déchirer leur proie, quoique leur faim ſoit aſſouvie. Il a déjà confondu pluſieurs monarchies dans une. Le Grec & le Perſan ſont ſoumis à ſes loix ; les nations mêmes que Darius n'avoit point

assujetties ont plié sous son joug ; parvenu jusqu'aux lieux où finit l'Océan, & où le soleil termine sa course, il se plaint encore de ne pouvoir pas pousser ses conquêtes plus loin qu'Hercule & Bacchus, & se prépare même à forcer la nature. Ce n'est pas là marcher, c'est ne pouvoir s'arrêter.

C'est donc mal-à-propos que le fils de Philippe portoit le nom de grand. La géométrie dont il avoit étudié les principes auroit dû lui apprendre combien il étoit petit, lui qui n'occupoit qu'un étroit espace sur la terre, si petite elle-même en comparaison de la sphère céleste. Mais il n'est pas surprenant

que cette réflexion ait échappé à un inſenſé qui portoit ſes vues ſur des régions ſituées au-delà de l'Océan. Il lui a été plus aiſé, grace à ſon ambition, de poſſéder le monde entier que de ſe poſſéder lui-même. Quel eſt l'aveuglement des hommes! Ils veulent étendre leur domination juſqu'aux extrémités de la terre, & ils méconnoiſſent un empire dont la poſſeſſion les égaleroit aux dieux. Celui qui commande à ſes paſſions, eſt plus puiſſant que les rois.

S'il y a quelque choſe de grand dans les paſſions, rien n'eſt plus grand que l'avarice. L'avare eſt aſſis ſur des monceaux d'or & d'argent.

Mais plus il eſt riche, plus ſa cupidité s'accroît. Il en eſt de l'avarice comme du feu, dont la violence augmente à proportion de la quantité des matières combuſtibles qui lui ſervent d'aliment.

L'avarice diſtingue follement entre la poſſeſſion & la propriété. Elle ne regarde comme à ſoi rien de ce qui eſt au public. Le ſage au contraire ne croit pas qu'il y ait quelque choſe qui lui appartienne à plus juſte titre, que ce qu'il poſsède par indivis avec le genre humain.

On nous élève dans l'idée que l'or & l'argent ſont quelque choſe

de bien précieux. Dans cet âge tendre la cupidité s'enracine & croît avec nous. Elle ſe fortifie par l'opinion générale, qui eſt par-tout la même ſur cet article, quoiqu'on ſoit rarement d'accord ſur tout le reſte. On n'eſtime que les richeſſes; on ne croit pas pouvoir ſouhaiter rien de mieux à ceux que l'on chérit; & lorſqu'on veut marquer aux dieux ſa tendre reconnoiſſance, on penſe s'acquitter dignement envers eux, en leur en offrant quelque partie. Enfin nous en ſommes venus au point de regarder la pauvreté comme une flétriſſure. Les riches en ont horreur, les pauvres la ſouffrent impatiemment. Il n'eſt pas juſqu'aux poëtes, qui n'attiſent par

leurs vers, le feu que cette paſſion excite dans nos cœurs. Ils ne laiſſent jamais échapper l'occaſion de faire l'éloge des richeſſes, comme ſi elles faiſoient tout le luſtre & tout l'agrément de la vie. Pour donner une idée du premier ſiècle, qui étoit l'âge heureux, ils l'appellent l'âge d'or.

Tout le monde regarde les riches comme des gens heureux, tout le monde voudroit être à leur place. Cela eſt vrai; mais on s'abuſe. Eſt-il une condition pire, que d'être en butte à la misère & à l'envie? Plût aux dieux que ceux qui recherchent les richeſſes avec tant d'empreſſement, interrogeaſſent les

riches ſur leur ſort ! Plût aux dieux que l'ambitieux prît conſeil de ceux qui ſont parvenus au faîte des honneurs ! Il eſt certain qu'ils prendroient d'autres idées ; cependant la fatale expérience que ceux-ci en ont faite, ne les empêche pas de courir ſans ceſſe après de nouveaux biens & de nouvelles dignités.

'La communauté des biens a ſubſiſté quelque tems parmi les hommes ; l'avarice rompit ce lien de la ſociété ; de-là naquit l'indigence. La propriété rendit pauvres ceux-mêmes qu'elle venoit d'enrichir. Ils perdirent le droit qu'ils avoient ſur l'univerſalité des biens, quand

ils

ils commencèrent à poſſéder quelque choſe en particulier.

Et rien n'a pu dès-lors raſſaſier l'avare.

Si vous mettez enſemble tout l'argent que les mines produiſent, tout celui qui eſt renfermé dans les tréſors, tout celui que les avares tiennent caché, je ſuis perſuadé que cet amas prodigieux ne ſera pas capable de tenter le ſage. Il eſt ridicule qu'un bien de cette eſpèce faſſe le ſujet de nos inquiétudes. A le bien prendre, le riche n'a rien que le pauvre puiſſe lui envier.

L'un ſent quelques beſoins, & l'autre les ſent tous.

DE LA VIE HEUREUSE.

TOUT le monde aſpire à la vie heureuſe, mais perſonne ne ſait en quoi elle conſiſte; de-là vient la grande difficulté d'y parvenir; car plus on ſe hâte, lorſqu'on n'a pas pris le droit chemin, & plus on s'écarte du terme. Ainſi notre empreſſement pour la vie heureuſe ne ſert qu'à nous en éloigner davantage.

Rien de ſi pernicieux que l'habitude où nous ſommes de déférer à l'opinion commune. Nous approuvons tout ce que le public approuve, & dont on nous montre beau-

coup d'exemples ; l'imitation nous guide beaucoup plus que la raiſon. Faut-il s'étonner de nos chûtes ? On ſe preſſe, on ſe gêne, on ſe renverſe les uns ſur les autres, lorſqu'on ſe ſuit de trop près. Tandis qu'on s'en rapporte aux autres, ſans vouloir ſe donner la peine de juger ſoi-même, on vit ſur la foi d'autrui, l'erreur paſſe de main en main, & l'exemple nous perd.

Pour éviter cet inconvénient, ſéparons-nous de la foule. Nous aurons à combattre la multitude qui n'écoute pas la raiſon, & qui eſt eſclave de ſes préjugés. « Mais » lorſqu'il s'agit du bonheur de la

» vie, n'allez pas me dire, cette » opinion eſt la plus ſuivie ; car » c'en eſt aſſez pour me perſuader » qu'elle eſt la plus mauvaiſe. Il » n'a pas été donné à la ſociété hu- » maine, que le plus grand nombre » juge le plus ſainement ; au con- » traire, c'eſt le propre du vul- » gaire de donner dans le faux ». Attachons-nous à l'eſſence des choſes, & non point à la coutume ; cherchons en quoi conſiſte le bonheur, & ne nous embarraſſons pas de ce que penſe le peuple qui dans ce genre eſt le plus mal-habile de tous les juges. Or l'on peut être peuple dans toutes les conditions ; la couleur des habits ne fait rien ici ; les dehors ne ſauroient m'en

impoſer ; je vois la vérité à l'aide d'une lumière plus ſûre ; c'eſt l'ame qui doit décider de ce qui regarde ſes intérêts.

Attachons-nous à un bien ſolide, à un bien qui brille plus au-dedans qu'au-dehors. Faiſons tous nos efforts pour le découvrir. Mais ſans vous amuſer par de vains diſcours, je paſſerai ſous ſilence les opinions des autres, qu'il ſeroit trop long de rapporter & de combattre ; je ne vous parlerai que de la mienne ; je l'appelle mienne à l'excluſion de tous les chefs des Stoïciens ; car j'ai droit de me l'approprier par le choix que j'en ai fait.

La vie heureuſe eſt celle qui s'accorde avec la nature, ce qui ne peut réſulter que du concours des conditions ſuivantes. D'abord on doit avoir un jugement ſain, une droiture inaltérable ; en ſecond lieu de la force & du courage ; enfin une ame vertueuſe, conſtante, inébranlable, habile à démêler ce qui eſt utile à la vie, mais qui ne s'étonne de rien ; & qui ſache uſer des faveurs de la fortune ſans en devenir l'eſclave. On comprend, ſans qu'il ſoit beſoin de le dire, qu'une ame de cette trempe jouit d'une liberté parfaite, & d'un profond repos, dès-là qu'elle eſt exempte de tout ce qui fomente nos craintes & nos déſirs.

On peut encore définir autrement le bonheur, je veux dire qu'on peut le désigner sous des termes différens qui ont la même signification. C'est ainsi qu'un corps d'armée est toujours le même, soit qu'on étende, ou qu'on resserre les files, soit qu'on les disposé sur une ligne droite ou sur une ligne courbe. Ces divers changemens d'ordre ne sauroient augmenter ni diminuer sa force. On peut de même amplifier ou abréger la définition du souverain bien. Je puis donc l'appeller mépris de la fortune, empressement pour la vertu, force invincible de l'ame, expérience consommée, parfait repos, attention exacte aux devoirs

de l'humanité, de la ſociété.

Je puis encore donner l'idée d'un homme heureux, en diſant que c'eſt celui qui ne connoît d'autre bien que la droiture de l'eſprit, ni d'autre mal que ſa perverſité; qui n'a que l'honnêteté en vue dans toutes ſes actions, qui ne s'attache qu'à la vertu; que les divers accidens de la vie ne peuvent ni élever ni abattre; qui ne voit point de bonheur au-deſſus de celui qu'il peut ſe procurer à lui-même; qui trouve du plaiſir à mépriſer la volupté; dont l'eſprit eſt indépendant, ſupérieur aux évènemens, intrépide & ferme, exempt de toute crainte & de tout déſir. L'ame dans cette

assiette jouit nécessairement d'une joie pure, inaltérable, & d'une tranquillité certaine. Pour cela, il faut que ce soit la raison qui banniſſe la crainte & la cupidité; car on ne sauroit être heureux qu'autant que l'on connoît son bonheur. On voit des hommes que leur grossièreté, & l'ignorance d'eux-mêmes ont réduits au rang des bêtes. Car il est assez égal d'avoir une raison dépravée, ou de n'en point avoir du tout. Hors de la vérité, point de bonheur.

A l'égard de la volupté, quand même elle nous environneroit de toutes parts, quand elle s'empareroit de tous nos sens, & perceroit

juſqu'à l'ame ; quel eſt l'homme à qui il reſte encore quelqu'étincelle de raiſon, qui voulût ſe livrer continuellement à l'ivreſſe du plaiſir, & négliger totalement les fonctions de l'ame, pour ne s'occuper que du contentement de ſon corps ?

Pour parvenir au ſouverain bien, il faut s'adonner à la vertu. Que vous inſpire-t-elle ? d'imiter Dieu autant qu'il eſt en vous. Que vous promet-elle ? des biens ineſtimables & divins. Elle n'a rien de gênant ; elle vous affranchit de vos beſoins, elle vous procure la liberté, la ſecurité. Avec elle vous ne riſquez rien du vôtre, tout vous eſt poſſible, vous pouvez aſpirer à tout,

nul évènement à craindre qui ſoit contraire à vos inclinations & à vos vues. Quoi donc ? La vertu ſuffit-elle pour être heureux ? Oui ſans doute. Elle eſt parfaite, elle eſt divine ; elle doit remplir nos vœux & au-delà. Que pourroit-il manquer à celui qui eſt exempt de déſirs ? ou que peut déſirer au-dehors celui qui poſsède au-dedans de lui-même tout ce qui eſt propre à le ſatisfaire.

J'avoue qu'obligés de lutter ici-bas contre les foibleſſes de l'humanité, quelques progrès que nous ayons faits dans la vertu, nous avons beſoin que la fortune ne nous ſoit pas abſolument contraire, juſ-

qu'à ce que la mort ait briſé les liens qui nous attachent au corps.

Tout ce qui nous rend heureux eſt bon & honnête. Quels ſont les charmes de la vertu? Ils nous engagent à négliger nos plus chers intérêts, à mourir pour le ſalut de l'Etat quand le devoir l'exige. Dans ce court inſtant où nous ſommes prêts à faire une action héroïque, l'ame eſt comblée de joie. Nous ſavons bien en ſacrifiant notre vie, que le fruit du ſacrifice eſt perdu pour les morts; mais le ſentiment actuel que nous en avons eſt par lui-même très-ſatisfaiſant. L'homme de cœur, le juſte, trouve du plaiſir à penſer que la liberté de la pa-

trie, le ſalut du public vont devenir le prix de ſa mort; & le bien qui en réſulte, le conſole aiſément de ſa perte.

Ces perſonnages ſi renommés par le luxe & la magnificence qu'ils affectent, ne ſont pas plus heureux que les rois de théâtre, qui après avoir étalé aux yeux du peuple un air de pompe & de grandeur, quittent le cothurne derrière la ſcène, & rentrent dans leur obſcurité.

Les préceptes ne nous rendent point heureux, ils ſervent ſeulement d'aiguillon aux eſprits dociles, & les excitent à faire des actions vertueuſes. L'acquiſition de la vertu

dépend de notre travail, & de la pratique des devoirs qu'elle nous preſcrit.

Il n'y a que les dieux qui poſsèdent la vertu & le bonheur de leur perfection. Nous n'en avons que l'ombre ou l'image; nous y tendons, ſans jamais y parvenir durant la vie.

On n'en eſt pas moins heureux, dit Socrate, pour paroître inſenſé à quelques perſonnes. Soyez vertueux, & ſouffrez les injures, elles ne vous feront aucun mal.

Nul n'eſt heureux, s'il ne croit l'être.

C'eſt le mot d'un poëte comique. Car qu'importe quelle ſoit vo-

tre condition, ſi elle vous paroît mauvaiſe? Quoi? ce riche uſurier, qui commande à tant d'eſclaves, eſclave lui-même de tant de maîtres, n'aura qu'à dire qu'il eſt heureux, & nous l'en croirons ſur ſa parole? Erreur; il faut s'en rapporter à ce qu'il ſent, plutôt qu'à ce qu'il dit. Il ne tiendra pas tous les jours le même langage. Ne craignez point qu'un auſſi grand bien ſoit le partage d'un indigne. Le ſage ſeul eſt content de ce qu'il eſt. La folie s'ennuie & ſe dégoûte d'elle-même.

De la constance du Sage.

LA gloire du ſage ne conſiſte pas à n'être point expoſé à l'inſulte, mais à n'en être pas touché.

Tout ce que la malice, l'inſolence, l'orgueil, attentent contre lui, reſte toujours ſans effet. Vous voudriez que perſonne ne ſe portât à de pareils excès. Il ne faut pas l'eſpérer. Il y aura toujours des hommes injuſtes.

Démétrius ſurnommé Poliorcètes ayant pris la ville de Mégare, demanda au philoſophe Stilpon qui y faiſoit ſa demeure, s'il n'avoit rien

perdu dans cette occaſion. *Rien du tout*, répondit-il, *j'ai encore tout ce qui m'appartient.* Cependant ſes biens avoient été pillés ; on lui avoit enlevé ſes filles ; ſa patrie ſe trouvoit au pouvoir d'un autre, & il ſe voyoit au milieu d'une armée victorieuſe, obligé de répondre au roi qui l'interrogeoit du haut de ſon trône. Mais il ravit au prince l'honneur de la victoire, & lui montra que la priſe de la ville n'avoit pu ni abattre ſon courage, ni même lui cauſer le moindre préjudice. Il poſſédoit les vrais biens qui ne ſauroient devenir la proie de l'ennemi. Ce qui faiſoit partie du butin, il ne s'en étoit jamais cru le maître, mais il le regardoit comme un

dépôt dont la fortune diſpoſe à ſon gré. En effet, on auroit tort de compter ſur la jouiſſance de ces préſens du haſard, qui ne viennent point de notre fonds. Voyez à préſent s'il eſt poſſible qu'un voleur, un calomniateur, un voiſin formidable, un de ces riches puiſſans qui exercent un empire deſpotique ſur ceux qui aſpirent à leur ſucceſſion, faſſe quelqu'injure à un homme de cette trempe, quand les horreurs de la guerre, & toute la puiſſance de ce fameux preneur de villes n'ont pu le dépouiller. Cet homme iſolé a conſervé la paix au milieu des épées nues, dans une place pillée par le ſoldat, parmi la flamme, le ſang & le carnage, ſur les débris des

temples renverſés qui avoient enſeveli leurs propres dieux. Nulle machine qui puiſſe entamer une ame affermie dans la vertu. Que Démétrius ceſſe de ſe flatter ; ce n'eſt pas lui, c'eſt ſa fortune qui a vaincu celle de Stilpon. Celui-ci ne s'informe point de ce que ſont devenus ces biens périſſables, ſujets à tant de révolutions. A l'égard de ce qui lui appartient en propre, il en eſt encore, & il en ſera toujours le maître. Les riches y ont perdu leurs tréſors ; les voluptueux ces objets chéris auxquels ils avoient ſacrifié leur honneur ; les ambitieux regrettent l'entrée au ſénat, au barreau, & dans ces aſſemblées, théâtres publics de tous les vices. Les

uſuriers n'ont plus entre les mains ces titres & ces contrats ſur leſquels leur avarice, habile à ſe tromper, fondoit de ſi belles eſpérances. Mais les biens de Stilpon ont été conſervés dans leur entier. Alexandre eſt entré dans Babylone ; Scipion l'africain s'eſt emparé de Carthage & de Numance ; le Capitole & ſa citadelle ont été forcés par l'ennemi (1), & portent encore des marques de leurs ravages ; mais le ſage eſt à l'abri de la violence & de la ſupriſe, il eſt environné de remparts inacceſſibles, auſſi élevés que le ſéjour des dieux.

(1) Appius Herdonius, chef des eſclaves.

Il y a cependant des choſes qui frappent l'ame du ſage ſans l'ébranler ; c'eſt la douleur, ce ſont les infirmités, c'eſt la perte de ſes enfans, de ſes amis ; ou les calamités de ſa patrie déchirée par des guerres civiles. J'avoue qu'il en eſt touché, car je ne dis pas qu'il ſoit dur comme le fer & le marbre. Il n'y auroit pas de mérite à ſupporter ce que l'on ne ſent point. Qu'arrive-t-il donc ? Ces traits parviennent juſqu'à lui, mais leur pointe s'émouſſe, ou du moins il ſait les arracher, & guérir la plaie qu'ils ont pu lui faire. A l'égard des injures, elles ne ſauroient lui porter de coups ſenſibles ; elles ne ſont pas capables d'exercer ſa patience,

& ſon héroïſme ; ſouvent il n'y prend pas garde, ou il ne fait qu'en rire.

Nous meſurons la grandeur d'ame à notre foibleſſe ; & après avoir déterminé juſqu'où peut aller notre patience, nous imaginons que celle du ſage va un peu plus loin. Nous nous trompons ; la ſphère de celui-ci eſt différente de la nôtre, elle eſt beaucoup plus vaſte.

Propoſons-nous pour modèles des hommes célèbres par leur patience ; tel que Socrate, qui ne s'offenſa jamais des brocards que les comédiens lançoient publiquement contre lui-même en ſa préſence ; il rioit

alors d'auſſi bon cœur, que lorſque ſa femme Xantippe l'arroſa méchamment d'une potée d'eau infecte. On reprochoit à Anthiſtène ſa naiſſance, parce que ſa mère étoit Thrace; il répondit que la mère des dieux étoit du mont Ida.

DU LOISIR DU SAGE.

LA retraite & l'éloignement des affaires peuvent nous rendre meilleurs. Le goût de la vertu ſe fortifie, lorſqu'il n'eſt point combattu par le mauvais exemple & par les fauſſes maximes du monde. Il n'eſt pas difficile alors de mener une vie égale, réglée, exempte de ces variations perpétuelles auxquelles nous ſommes ſi ſujets. Car l'un de nos plus grands maux conſiſte à rouler de vice en vice; & telle eſt notre inconſtance, que nous ne pouvons même nous borner aux dérèglemens que l'habitude nous a rendus familiers. Des uns nous paſſons

ſons aux autres, & par-là nous montrons autant de légèreté que de dépravation dans notre conduite. Toujours flottans, nous changeons à tout moment d'objets; nous quittons ce que nous avions pris; nous prenons ce que nous avions quitté.

Les Epicuriens & les Stoïciens conſeillent également la retraite, mais par deux motifs différens. Epicure dit que le ſage ne doit pas ſe mêler des affaires publiques, s'il n'y eſt déterminé par les circonſtances. Zénon dit au contraire, que le ſage doit prendre part au gouvernement de l'Etat, à moins qu'il n'en ſoit empêché par quelque conſidération particulière. On voit que

celui-ci embraſſe la retraite par réflexion, tandis que celui-là la recherche par goût.

Nous ſommes les membres de deux républiques. L'une très-étendue, & qu'on peut appeller univerſelle. Elle renferme les hommes & les dieux, & loin d'être limitée à tel ou tel canton, elle embraſſe la nature entière. L'autre dépend du lieu de notre naiſſance. C'eſt ce qui fait qu'on nous appelle Athéniens, Carthaginois, ou citoyens de quelqu'autre ville qui a ſon diſtrict ſéparé. Il y a des hommes qui travaillent pour l'utilité de ces deux républiques à la fois; mais il en eſt qui ne ſont utiles

qu'à l'une ou à l'autre. La retraite n'eſt point un obſtacle au ſervice de la première, je crois même qu'elle y eſt plus propre que l'occupation. Il faut du loiſir pour approfondir ces queſtions importantes : Qu'eſt-ce que la vertu ? Eſt-elle une, ou peut-on la diviſer en pluſieurs eſpèces ? Eſt-ce l'art ou la nature qui nous fait gens de bien ? Y a-t-il pluſieurs mondes (1), tel que celui que nous habitons, qui comprend la terre, la mer & tout ce qui les environne ? ou Dieu n'en a-t-il créé qu'un ſeul ? Tout eſt-il plein de

(1) Anaxagore, Démocrite, Epicure enſeignoient la pluralité & même l'infinité des mondes.

cette matière féconde d'où ſont tirés tous les êtres, ou doit-on admettre quelques vides dans ſes interſtices? Dieu agit-il pour la conſervation de l'univers, ou n'eſt-il ſimplement que le ſpectateur tranquille de ſes mouvemens? La ſubſtance de cet être ſuprême s'étend-elle ou non au-delà des bornes du monde? Le monde lui-même eſt-il immortel, ou faut-il le compter parmi les êtres périſſables qui ne doivent durer qu'un tems? Mais dira-t-on, quel intérêt Dieu peut-il prendre à l'étude que nous faiſons de ces divers objets? Nous devenons par-là les témoins de ſa puiſſance. C'eſt un principe, qu'il faut vivre conformément aux loix

de la nature. Or la nature nous a formés également pour agir & pour contempler ſes ouvrages.

Il s'agit de prouver ce dernier article; ce qui ſera bientôt fait, ſi nous faiſons attention au déſir inquiet que chacun de nous reſſent de découvrir ce qui eſt caché, & au plaiſir qu'il prend même au récit des fables. La nature nous a donné un eſprit curieux. Convaincue de la grandeur & de la beauté du ſpectacle qu'elle nous préſente, elle exige de nous un tribut d'admiration; & elle croiroit manquer ſon but, ſi des merveilles auſſi éclatantes, & qui démontrent ſi bien ſon pouvoir, ſon intelligence

& ſa fécondité, reſtoient abſolument ſans témoins. Mais elle ne ſe contente pas d'être vue ſimplement, elle veut être examinée & approfondie. Elle nous a placés au centre de l'univers, afin qu'aucune de ſes parties ne pût nous échapper. En nous douant d'un génie porté à la contemplation, & capable de réfléchir, elle nous a donné en même tems un corps droit, une tête haute montée ſur un cou flexible pour ſuivre le cours des aſtres de l'orient à l'occident, & promener nos regards de tout côté. Elle a partagé le Zodiaque en douze ſignes, qui jour & nuit montent ſucceſſivement ſur l'horiſon. La voûte céleſte ſe mon-

tre toute entière à nos yeux ; & l'éclat dont elle ſe pare nous invite à la recherche des objets moins ſenſibles. Car nous ne voyons pas tous les êtres dans toute leur étendue ; mais l'eſprit éclairé par l'étude & la réflexion ſupplée à ce défaut ; & ſuivant les traces de la vérité, dont il a les premiers principes en lui-même, ce qu'il connoît plus clairement le mène à la connoiſſance de ce qui étoit obſcur ; c'eſt ainſi qu'il parvient à découvrir quelque choſe de plus ancien que le monde même. Il remonte juſqu'aux premières cauſes d'où les aſtres brillants tirent leur ſplendeur. Il comprend quel étoit l'état de cet univers, avant que

ſes parties euſſent pris la forme qu'elles ont aujourd'hui ; quelle intelligence a débrouillé le chaos, & marqué la place de tous les êtres. Il connoît ſi les corps ont un principe interne de peſanteur ou de légèreté ; ou ſi le mouvement des uns en haut, & des autres en bas provient d'une force étrangère ; s'il eſt vrai que l'homme participe de la nature divine, & que quelques étincelles du feu qui compoſe les aſtres ſont tombées ſur la terre, & ont pénétré des corps étrangers. Notre penſée franchit les barrières du ciel, & s'élève juſqu'aux choſes inſenſibles. Elle parcourt librement les eſpaces qui ſont au-delà du monde. Puiſque l'homme eſt

né pour considérer ces grands objets, il faut convenir que sa vie seroit encore trop courte, quand même il la consacreroit toute entière à l'étude; toute sa pensation, l'application la plus constante à ne rien laisser échapper, à employer utilement tous les instans d'une carrière poussée jusqu'à une extrême vieillesse, & exempte des persécutions ou des injures de la fortune, ne lui suffisent point, dès-là qu'il est mortel, pour acquérir une parfaite connoissance de ces objets éternels & infinis. C'est donc obéir à la nature, c'est se dévouer à son culte, que de contempler religieusement ses merveilles si dignes de notre admiration.

Si l'on objecte que la nature nous commande auſſi d'agir, je réponds que la vie contemplative ne doit point exclure la vie active. La vertu oiſive perd une partie de ſon prix & de ſon éclat ; l'inaction rend ſes connoiſſances inutiles. Il faut donc que la vertu eſſaye ſes forces, qu'elle montre ſes progrès, qu'elle ne ſoit pas uniquement occupée à former des plans pour ne les jamais exécuter, enfin que le fruit de ſes méditations ſe manifeſte par des effets. Mais ſi le ſage ne trouve pas de quoi exercer ſes talens, ſi ce n'eſt point manque de bonne volonté, mais faute de matière qu'il reſte oiſif, lui ſera-t-il défendu d'être à lui-même ? Or

quel eſt le but que ſe propoſe le ſage en prenant le parti de la retraite, ſi ce n'eſt de mettre ſon loiſir à profit pour l'inſtruction de la poſtérité ? Je ne crains pas d'avancer que Zénon & Chryſippe ont été plus utiles par leurs écrits qui éclairent tout le genre humain, que s'ils avoient commandé les armées, gouverné les peuples, & policé les villes. Quoi de mieux ſéant à un homme de bien qu'un pareil loiſir qui le rend l'arbitre des ſiècles à venir, & l'orateur, non pas d'une aſſemblée particulière, mais de tous les hommes qui exiſtent, & qui exiſteront un jour ? Cléanthe, Chryſippe, Zénon n'ont point eu de part au gouvernement,

ils ont vécu dans l'oiſiveté ; mais le repos de ces grands hommes eſt plus glorieux que les courſes & les ſueurs d'une infinité d'autres ; il paroît qu'ils étoient fort occupés, quoiqu'ils ne fuſſent pas employés dans les affaires publiques.

Il y a trois genres de vie ſur leſquels on diſpute pour ſavoir celui qui mérite la préférence. L'un eſt conſacré à la volupté, le ſecond à la retraite, le troiſième à l'action. Ceux qui ſe dévouent à la vie voluptueuſe ou à la vie active, ne renoncent pas à la retraite; & la retraite n'eſt pas elle-même exempte de volupté. Epicure, contre lequel nous ſommes ſi prévenus,

nus, n'admet point une volupté déſœuvrée, mais celle qui eſt conforme à la raiſon, & capable de ſe ſoutenir par ſes propres forces; d'où il ſuit que ſa ſecte n'eſt point dans l'inaction. Eh! comment ſeroit-elle oiſive, puiſqu'Epicure a dit lui-même, qu'il abjureroit la volupté ſi elle étoit ſujette au repentir. Je ne veux point qu'on recherche la retraite par choix & par goût. Je la regarde comme un abri, & non comme un port. On auroit de la peine à retrouver une république à laquelle il convienne au ſage de s'attacher, ou qui ſache conſerver le ſage. Ira-t-il à Athènes, où Socrate eſt condamné à mort, où Ariſtote eſt

obligé de fuir pour éviter un ſort pareil, où les vertus enfin ſont la victime de l'envie ? A Carthage, toujours déchirée par des factions, où l'on ne ſe ſert des talens que pour opprimer la liberté ; où l'on mépriſe ſouverainement la juſtice & la bonne foi ; où l'on traite ſes concitoyens avec la cruauté d'un ennemi, & ſes ennemis avec la dernière inhumanité ? Si nous devons fuir un pareil ſéjour, & ſi d'ailleurs il n'eſt point d'état aſſorti à nos mœurs & à nos idées, la retraite devient une néceſſité, parce que rien n'exiſte alors de ce qui pourroit nous occuper par préférence.

DE LA BRIEVETÉ DE LA VIE.

LA brièveté de la vie, la rapidité avec laquelle nos années s'écoulent, donnent ſujet à la plupart des hommes de ſe plaindre de la nature. Plaintes frivoles! Si notre tems eſt court, c'eſt parce que nous en perdons une grande partie. La vie ſeroit aſſez longue pour l'exécution des plus conſidérables entrepriſes, ſi nous ſavions en profiter. Mais tandis que nous ſommes endormis dans le ſein de la pareſſe & des plaiſirs, tandis que nous négligeons les occupations utiles, inſenſiblement la mort s'avance, & la vie eſt paſſée. Ainſi, à propre-

ment parler, la vie par elle-même n'eſt pas courte, mais c'eſt nous qui l'abrégeons, & c'eſt notre prodigalité qui nous appauvrit. Les plus grandes richeſſes diſparoiſſent bientôt entre les mains d'un diſſipateur; mais le bien le plus modique s'augmente, lorſqu'il eſt adminiſtré par un bon économe. Il en eſt de même du tems de notre vie. Il a de l'étendue pour ceux qui ſavent le régler.

Interrogeons un vieillard; vous voilà parvenu à l'âge le plus avancé. Vous avez cent ans & plus. Comptons & voyons ce qui a été employé à faire la cour à vos créanciers, à votre maîtreſſe, à votre

patron ; ce qu'ont emporté les importunités de vos cliens, les querelles domeſtiques, le ſoin de vos eſclaves, les viſites inutiles ; ajoutons les maladies que vous vous êtes attirées par votre faute, & ſur-tout le tems que vous avez paſſé à ne rien faire ; vous trouverez que vous avez peu vécu. Rappelez d'une part les jours marqués par une conduite prudente & réglée, par l'étude de vous-même, par les triomphes remportés ſur vos paſſions, par des occupations véritablement utiles ; ſi leur nombre n'égale pas la ſomme des jours conſacrés ſans ſcrupule à la diſſipation, aux accès d'une vaine douleur ou d'une folle joie, à l'avide cupidité,

aux parties de plaiſirs, il eſt évident que vous mourrez jeune.

Mais quelle eſt la ſource de vos égaremens ? C'eſt que vous vivez, comme ſi vous deviez vivre toujours. Vous oubliez votre foibleſſe. Sans regarder au temps paſſé, vous croyez en avoir de reſte ; ce jour que vous donnez à un autre, & qui eſt encore perdu pour vous, ſera peut-être le dernier dont vous pourrez diſpoſer. La mort doit vous enlever tout ce que vous poſſédez ; cependant vos déſirs ſont auſſi étendus, que ſi vous étiez immortels. On entend dire à pluſieurs : A cinquante ans je prendrai le parti de la retraite ;

dès que j'en aurai ſoixante, je quitterai les affaires. Mais quelle certitude avez-vous de vivre juſqu'à ce tems-là? Qui vous a dit que votre calcul eſt juſte? N'avez-vous pas honte de vous partager ſi mal, en ne réſervant pour vous que les reſtes d'une vie uſée, & de ne donner à la vertu qu'un tems où l'on n'eſt propre à rien. C'eſt s'y prendre un peu tard, que d'attendre la fin de la vie., pour commencer à bien vivre. Quelle plus grande folie, que d'oublier que l'on peut mourir à toute heure, & de différer la réforme de ſes mœurs à l'âge de cinquante ou ſoixante ans auquel ſi peu de gens parviennent?

Quand on vivroit mille ans; on diroit encore que c'eſt trop peu. La raiſon ſeule a le droit d'étendre l'eſpace que le tems parcourt avec tant de rapidité; mais le vice rapproche les termes les plus éloignés; il dévore les ſiècles. La vie n'eſt pas trop longue pour apprendre à vivre comme il faut, ni même, ce qui vous ſurprendra peut-être davantage, pour apprendre à mourir. On a vu de très-grands hommes qui après avoir renoncé à leurs biens, à leurs emplois, aux plaiſirs & à tous les embarras pour vaquer uniquement à cette étude, ont avoué à la fin de leur vie, qu'ils n'y étoient pas encore bien avancés. Croyez-moi, il faut être

élevé au-dessus des foiblesses humaines, pour savoir l'art de mettre à profit tous les instans.

Nous aimons à hâter notre course, & le dégoût du présent produit en nous le désir inquiet de l'avenir. Mais celui qui ne vit que pour lui, qui règle chaque journée, comme si elle devoit être la dernière de sa vie, celui-là regarde le lendemain sans le craindre, ni le désirer. De nouveaux jours ne lui procureroient pas de nouveaux plaisirs.

Les rides & les cheveux blancs sont un signe équivoque d'une longue vie. Cet homme a passé qua-

tre-vings ans à ne rien faire ; en eſt-il plus avancé ? Ce n'eſt pas là vivre, c'eſt occuper une place dans le monde ; ce n'eſt pas mourir tard, c'eſt mourir long-tems. Vous dites qu'il eſt octogénaire, dites plutôt que la date de ſa mort eſt auſſi ancienne que celle de ſa naiſſance. Cet autre eſt mort jeune ; mais il a rempli tous les devoirs d'un bon citoyen, d'un bon ami, d'un bon parent ; il n'a jamais ceſſé de s'occuper utilement ; quoique ſon âge ſoit imparfait, convenez que ſa vie eſt pleine & entière, bien différent de notre vieillard qui n'a pas vécu, mais qui a ſeulement exiſté pendant quatre-vings ans ; à moins que vous n'appelliez vivre

ce que j'appelle végéter comme les arbres. Voulez-vous ſavoir la différence qui eſt entre ce vieillard inutile, & ce jeune héros qui a mépriſé la fortune, qui a ſatisfait à toutes les loix de l'humanité, qui eſt parvenu à la poſſeſſion du ſouverain bien ? Celui-ci vit encore après ſa mort, mais celui-là eſt anéanti avant la fin de ſa vie. Vous demandez quelle eſt la vie la plus étendue ? C'eſt celle qui parvient juſqu'à la ſageſſe. Quand on en eſt là, il eſt inutile de compter les jours employés à la marche, on eſt au but.

Lorſqu'un vaiſſeau ſurpris par la tempête au ſortir du port, n'a

fait que tournoyer dans la même plage, où il a été en butte à la fureur des vens qui ſe contrarioient, on peut dire qu'il a été long-tems agité, mais on ne ſauroit dire qu'il a long-tems navigué. De même un vieillard inepte a été long-tems le fardeau de la terre ſans avoir long-tems vécu.

On ne jouit guère de la veille, quand on eſt dans l'attente du lendemain.

La vie ſe partage en trois tems. Le préſent, le paſſé & l'avenir. Le préſent eſt renfermé dans des bornes étroites, l'avenir n'a rien de fixe, il n'y a que le paſſé qui

ſoit invariable. La fortune a perdu tous ſes droits ſur lui, & il n'eſt point de force aſſez puiſſante pour le reſſuſciter.

Nos irréſolutions nous cauſent encore un grand préjudice. Cette vie qui eſt déjà ſi courte, nous l'abrégeons conſidérablement par les diverſes entrepriſes que nous commençons ſans les finir. Par-là nous diviſons, & nous morcelons nos jours. Hâtez-vous donc, & penſez avec quelle ardeur vous doubleriez le pas, ſi vous aviez l'ennemi à dos; ſi la cavalerie vous pourſuivoit dans votre fuite. La comparaiſon eſt très-juſte : vous êtes effectivement pourſuivi. Uſez de

diligence & ſauvez-vous ; lorſque vous ſerez en lieu de ſûreté, vous connoîtrez combien il eſt avantageux de vivre avant de mourir, d'uſer en paix des jours qui nous reſtent, & de goûter le ſouverain bien, dont la jouiſſance eſt parfaitement indépendante de la durée de notre vie.

Nous accuſons ſans ceſſe le deſtin. Pourquoi un tel a-t-il été enlevé au milieu de ſa courſe ? Et pourquoi cet autre eſt-il parvenu à une extrême vieilleſſe qui le rend à charge à lui-même, & à ceux qui l'environnent ? Mais, dites-moi, eſt-il juſte que la nature vous obéiſſe; ou n'eſt-ce pas à elle à vous impoſer des loix ? Sortir du monde

un peu plutôt, ou un peu plus tard, c'eſt ce qui n'importe guère, puiſqu'il faut néceſſairement en ſortir un jour. Ne nous embarraſſons pas de vivre long-tems, mais tâchons de vivre aſſez. Une longue vie dépend du deſtin, mais il ne dépend que de nous de vivre autant qu'il faut. Notre vie ne ſera pas courte, ſi elle eſt pleine. Le moyen de la remplir, c'eſt d'obliger notre ame à jouir de ſon propre bien, & à ſe rendre maîtreſſe d'elle-même.

DE LA COLERE.

LA colère eſt un mouvement d'une extrême violence, produit par une impreſſion douloureuſe; elle diffère en cela des autres paſſions qui ſont toujours accompagnées d'un certain repos, & d'un ſentiment de plaiſir. A la honte de l'humanité, elle ne reſpire que la vengeance, le ſang & le carnage. L'envie de nuire lui fait négliger ſes propres intérêts; elle s'expoſe ſans ménagement, dût-elle périr elle-même du coup qu'elle porte à ſon ennemi. C'eſt pour cela que quelques philoſophes l'ont regardée comme un court accès de folie,

dont elle a en effet tous les caractères. Elle ne ſauroit ſe poſſéder, elle foule aux pieds les bienſéances, elle ne connoît ni parens ni amis ; occupée uniquement de ſon objet, & acharnée à ſa pourſuite, elle n'écoute ni raiſon, ni conſeils. Enfin pour être convaincu qu'un homme en colère eſt réellement fou, il ſuffit de le voir. Ses yeux s'enflamment & petillent, ſon ſang qui s'exalte teint ſon viſage d'un rouge éclatant. Ses lèvres ſe retirent, il grince des dents, ſes cheveux ſe hériſſent, il halète, il frémit ; ſa voix entre-coupée ne rend que des ſons mal articulés, il bat des piés contre la terre. A ces traits, on ne peut s'empêcher

de reconnoître un vice auſſi haïſſable qu'il eſt hideux.

Il eſt bon de mépriſer le premier mouvement de la colère, d'en étouffer le germe dès ſa naiſſance, & de s'en rendre le maître pour n'y point ſuccomber. Il faut arrêter l'ennemi ſur la frontière; lorſqu'il s'eſt rendu maître des portes, & qu'il eſt entré dans la citadelle, il ne reçoit plus la loi du vaincu.

On ne doit attendre aucun avantage de la colère; & c'eſt une erreur de croire qu'elle augmente la valeur dans les guerriers. La vertu n'a pas beſoin du ſecours du vice,

elle ſe ſuffit à elle-même. Mais quoi ! cette paſſion eſt-elle abſolument interdite au ſage ? Verra-t-il d'un œil indifférent égorger ſon père, enlever ſa mère ? Non ſans doute ; mais ſans ſe livrer à la colère, il ſuffit qu'il devienne le vengeur de l'un, & le défenſeur de l'autre. Doit-on craindre que l'amour filial ne ſoit un aiguillon trop foible, s'il n'eſt excité par cette paſſion ? Si la vue des forfaits doit exciter la colère dans le ſage, quel ſort plus triſte que le ſien ! Le voilà condamné à paſſer ſes jours dans les accès de la fureur & d'une ſombre mélancolie. Eſt-il un inſtant qui ne lui offre un odieux ſpectacle ? de quelque

côté qu'il tourne la vue, il trouvera des objets qui méritent ſon indignation. Soyons indulgens à l'égard des hommes. La ſageſſe n'eſt pas un don de la nature, elle eſt le prix de nos efforts; cherchons donc à corriger ceux qui font des fautes, ſans devenir leurs ennemis.

Il eſt impoſſible, direz-vous, d'affranchir entièrement l'ame de cette paſſion, & ce triomphe eſt au-deſſus des forces de la nature. Je réponds qu'il n'y a rien de ſi difficile dont l'homme ne vienne à bout, & dont il ne ſe rende même la pratique aiſée par un exercice réitéré. Notre eſprit peut tout ce

qu'il veut. On voit des hommes qui vivent dans la continence : les uns ne ſont point affoiblis par de longues veilles, d'autres s'accoutument à marcher ſur une corde tendue. Ils n'ont retiré aucun fruit d'une ſi conſtante application, où ils en ont été aſſez mal récompenſés ; & nous ne nous efforcerons pas d'acquérir la patience dont le comble du bonheur doit être le prix, je veux dire la paix du cœur, & un repos aſſuré ? Nos maux ne ſont pas incurables. La nature qui nous a donné de l'inclination pour le bien, nous fournit elle-même les moyens de nous corriger ſi nous le voulons. La route de la vertu n'eſt pas ſi difficile, ni ſi dé-

ſagréable que nous l'imaginons. Ce qui nous occupe tous les jours nous coûte bien davantage.

Il ne faut s'irriter ni contre ſes égaux, ni contre ſes ſupérieurs, ni contre ſes inférieurs. D'égal à égal le ſuccès de la conteſtation ſeroit douteux; il y auroit de la témérité à s'en prendre à ſes maîtres, & de la baſſeſſe à attaquer ceux qui ſont au-deſſous de nous. Mais on ſe ſoulage, dit-on, en ſe livrant à la colère, on trouve du plaiſir à ſe venger. Erreur. S'il eſt beau de rendre bienfait pour bienfait, il n'en eſt pas de même des injures. Là il eſt honteux d'être vaincu, ici il eſt honteux d'être vainqueur. Quelqu'un

ayant frappé Caton dans le bain par mégarde, car qui eût voulu le faire à deſſein ? l'agreſſeur lui en fit auſſitôt ſes excuſes. Je ne me ſouviens pas, répondit-il, que vous m'ayez frappé. Il aima mieux déſavouer l'inſulte que de la venger. Quoi, direz-vous, cet inſolent ne fut pas puni ? Non, il retira au contraire un grand avantage de cette action. Il connut Caton. Il y a de la grandeur à mépriſer les injures. C'eſt même ſe venger de la manière du monde la plus inſultante, que de regarder notre ennemi comme indigne de notre vengeance. Pluſieurs en ſe vengeant ont agrandi la plaie qu'ils avoient reçue. Celui-là eſt vraiment noble & ſupérieur aux autres hom-

mes, qui ſemblable à un fier lion, entend ſans s'émouvoir les aboiemens d'une meute impuiſſante.

Si l'on s'emporte contre vous, vengez-vous par des bienfaits. La haine expire, lorſque l'un des antagoniſtes l'abandonne. Dans ces ſortes de combats, l'adverſaire le plus eſtimable eſt celui qui lâche pié le premier. Celui qui paroît vaincre eſt effectivement vaincu. On vous a frappé, retirez-vous. En frappant à votre tour, vous vous expoſerez à recevoir de nouvelles bleſſures. Voudriez-vous enfoncer votre épée ſi avant dans le ſein de votre ennemi, que votre main reſtât dans la plaie. Les traits de la colère

lère ſont de cette eſpèce, on ne les retire qu'avec peine.

Diverſes conſidérations doivent calmer en nous les mouvemens de la colère. Un enfant a manqué à notre égard, c'eſt ſon âge qui lui ſert d'excuſe; une femme, c'eſt ſon ſexe; un étranger, c'eſt la liberté de ſon état; un domeſtique, c'eſt le droit que paroît donner la familiarité. S'agit il d'une première faute; combien celui qui l'a commiſe nous avoit-il auparavant rendu de ſervices? Eſt-il queſtion d'un ami, il a péché ſans le vouloir? Vous vous plaignez d'un ennemi, cette qualité étoit un titre pour lui; l'offenſeur eſt-il plus prudent que nous?

nous lui devons des égards ; l'eſt-il moins ? il mérite notre indulgence. Enfin, dans quelque circonſtance que nous nous trouvions, nous pouvons nous reſſouvenir que les hommes les plus ſages ſont ſujets à faire quelquefois des fautes.

Vous dites qu'on vous a maltraité ; vous a-t-on fait quelque choſe de plus inſultant que ce que l'on fit à Diogène le Stoïcien ? Il donnoit un jour des leçons ſur la matière même que nous traitons : un jeune impertinent s'aviſa de lui cracher au viſage ; le philoſophe prit la choſe avec beaucoup de douceur & de ſageſſe. Je ne me mettrai point en colère, dit-il ; je doute cependant

ſi je ne devrois pas le faire. Caton fit encore mieux. Tandis qu'il plaidoit, un certain Lentulus, homme factieux, lui couvrit pareillement la face d'un horrible crachat; Caton s'eſſuya, & lui adreſſant la parole : je pourrai, dit-il, ſervir de témoin contre ceux qui voudroient nier que tu euſſes une bouche. La modération ſi rare parmi les grands, n'en eſt que plus recommandable. Jules-Céſar qui donna dans les guerres civiles tant de preuves de clémence, ayant en main les lettres qui avoient été écrites à Pompée, par ceux que l'on ſoupçonnoit de l'avoir favoriſé, ou d'avoir été neutres, les brûla ſans les lire; quoiqu'il fût aſſez maître de lui-

même, il aima mieux néanmoins ne pas s'expoſer aux ſuites de ſon reſſentiment. Il crut que la plus belle manière de pardonner, étoit d'ignorer juſqu'au nom de ceux qui l'avoient offenſé.

Le vulgaire admire ce qui eſt bruyant, il reſpecte les audacieux; au premier coup d'œil la douceur paſſe peut-être pour lâcheté; mais lorſqu'une conduite ſoutenue nous a concilié l'eſtime, ce même peuple nous honore, & ne regarde plus l'amour de la paix comme un défaut de courage. A quoi ſert de ſe jurer une haine éternelle comme ſi nous étions immortels, & de paſſer dans l'amertume le court eſpa-

ce de notre vie ? Pourquoi employer à inquiéter nos ſemblables des jours que nous pouvons donner à des amuſemens honnêtes ? Le tems eſt trop précieux pour en faire un ſi pernicieux uſage. Pourquoi notre cœur s'abreuve-t-il de fiel, & foibles nous-mêmes, pourquoi cherchons nous à frapper des coups qui nous épuiſent ? La fièvre ou quelqu'autre maladie va bientôt terminer ces haines implacables qui nous dévorent. La mort ſéparera les combattans au fort de la mêlée. Ce tems que vous avez fixé pour vous défaire de votre ennemi, ſera peut-être l'époque de votre trépas.

DE L'AMITIÉ.

RIEN n'eſt plus ſatisfaiſant qu'une amitié tendre & fidèle. Quel avantage de trouver des amis auxquels on puiſſe sûrement confier ſon ſecret, qui ſoient à notre égard plus indulgens que nous-mêmes, qui charment nos ennuis par les agrémens de leur converſation, qui fixent nos irréſolutions par la ſageſſe de leurs conſeils, dont la ſeule vue enfin nous réjouiſſe, & diſſipe la triſteſſe?

Mais autant qu'il eſt poſſible, il faut choiſir des amis exempts de paſſions. Car le vice eſt un mal

contagieux qui ſe communique promptement. Je n'exige pas de vous que vous ne vous attachiez qu'au ſage ; hélas ! où le trouveriez-vous ? Les ſiècles ne ſuffiſent pas pour le produire. Celui-là doit paſſer pour le meilleur qui aura le moins de défauts. Evitez cependant les perſonnes naturellement triſtes, qui ſe chagrinent & s'offenſent de tout. Quelque fidèle, quelque complaiſant que ſoit un ami, ſon commerce ſeroit un obſtacle à notre tranquillité, s'il n'eſt pas tranquille lui-même, & s'il gémit continuellement.

DES RICHESSES.

LES richeſſes ſont la ſource de nos plus grandes inquiétudes ; car tous les autres maux qui nous tourmentent, la penſée de la mort, la maladie, la crainte, le déſir, la douleur, le travail ne ſont rien en comparaiſon des maux que nous cauſe notre avidité. En réfléchiſſant d'abord que la privation eſt beaucoup moins ſenſible que la perte, nous comprendrons que la pauvreté eſt d'autant plus préférable à l'abondance, qu'elle a moins à perdre que celle-ci.

C'eſt une erreur de penſer que les riches ſouffrent les dommages

qu'ils reçoivent, plus patiemment que les pauvres ; il eſt certain au contraire, qu'il vaut mieux n'avoir pas poſſédé ce que l'on eſt obligé de quitter. C'eſt pourquoi, les perſonnes que la fortune n'a jamais regardées d'un œil favorable, vous paroîtront toujours plus gaies, que celles qui ſont tombées dans ſa diſgrace. Diogènes qui étoit certainement un grand homme, l'avoit bien compris. Il ſe mit en conſéquence dans un tel état qu'on ne pouvoit rien lui ôter. Je ſuis bien trompé, ſi ce n'eſt régner, que de vivre parmi des avares & des voleurs, & d'être le ſeul à qui ils ne puiſſent nuire. On ne doit non plus douter du bonheur de Diogè-

nes, que de celui des dieux immortels.

Quelle honte, de s'extaſier à la vue des richeſſes! Jettez les yeux ſur cet univers, vous verrez que les dieux ſont dans un dénuement parfait, qu'ils donnent tout & ne ſe réſervent rien. Eſt-ce donc devenir pauvre que de ſe dépouiller des préſens de la fortune, n'eſt-ce pas plutôt devenir ſemblable aux dieux? Démétrius, l'affranchi de Pompée, qui ne rougit pas d'être plus opulent que ſon maître, vous paroît-il plus heureux que Diogènes? Il voyoit tous les jours à ſa ſuite autant d'eſclaves, qu'un général a de ſoldats. Mais notre philoſophe n'en avoit qu'un ſeul; cet eſclave

ayant pris la fuite, il ne crut pas qu'il valût la peine de le garder à ſon ſervice quand on l'eut repris. Il y auroit, dit-il, de la honte pour moi que Manès pût ſe paſſer de Diogènes, & que Diogènes ne pût ſe paſſer de Manès. Heureux l'homme qui ne doit rien qu'à celui qu'il peut aiſément refuſer, c'eſt-à-dire, à ſoi-même! Nous ſommes ſans doute très-éloignés de cette perfection. Tâchons au moins de nous contenter de peu; afin d'être moins expoſés aux perſécutions de la fortune. Cette médiocrité me paroît déſirable, qui ſans nous éloigner beaucoup de la pauvreté, nous affranchit de ſes miſères.

Cet état nous plaira, ſi nous avons du goût pour l'économie. Sans elle les plus grandes richeſſes ne ſuffiſent pas, avec elle on en a toujours aſſez ; elle ſupplée à leur défaut, & elle peut enrichir la pauvreté même, avec le ſecours de la frugalité. Mépriſons l'éclat & la pompe, & recherchons en toutes choſes l'uſage plutôt que l'ornement. Donnons plus à la néceſſité qu'au plaiſir ; ſervons-nous de nos piés, pour marcher ; & dans tout ce qui a rapport à notre ſubſiſtance & à notre entretien, ne conſultons point la mode, mais conformons-nous aux mœurs de nos pères. Apprenons enfin à devenir chaque jour plus réſervés,

plus

plus chaſtes, plus tempérans, plus doux, plus frugals, & moins ennemis de la pauvreté.

Mais vous vous trouvez peut-être dans des circonſtances délicates ; les malheurs publics ou vos diſgraces particulières, vous ont mis malgré vous dans un état que vous ne pouvez ni quitter ni changer. En ce cas, ſouvenez-vous que ceux qui portent des chaînes les trouvent d'abord très-incommodes ; mais voyant qu'il leur eſt impoſſible de les rompre, l'habitude & la néceſſité leur apprennent à les porter facilement & courageuſement. Il n'y a point de condition dans la vie qui n'ait ſes agrémens & ſes avantages, à moins qu'on

ne ſe rende malheureux ſoi-même, en enviant un autre ſort. L'un des plus grands bienfaits de la nature, c'eſt le remède qu'elle a trouvé aux maux auxquels nous ſommes aſſujettis dès notre naiſſance; il conſiſte dans l'habitude, qui adoucit bientôt toute leur amertume. On n'y tiendroit pas, ſi la vivacité du ſentiment qu'excite en nous l'adverſité ne s'émouſſoit à la longue.

Nous ſommes tous liés à la fortune, plus ou moins étroitement, les uns avec des chaînes d'or, les autres avec des chaînes de fer. Mais qu'importe? Tout le monde eſt renfermé dans la même priſon, & ceux qui nous ont enchaînés ne ſont pas plus libres que nous.

L'un eſt eſclave des richeſſes, l'autre de l'ambition. Celui-là ſoutient ſa nobleſſe avec peine, celui-ci gémit dans l'obſcurité. Il en eſt qui obéiſſent à des maîtres étrangers, on en voit d'autres aſſervis à eux-mêmes. Notre vie eſt un perpétuel eſclavage. Gardons-nous donc de nous plaindre, & accoutumons-nous à notre état. Profitons de tous les avantages qui peuvent s'y rencontrer. Il n'eſt point de condition ſi dure, qui n'offre quelque ſujet de conſolation à un eſprit bien fait.

DE LA PAIX DE L'AME.

NOUS nous laiſſons quelquefois aller à la miſantropie. Nous ſommes choqués de voir le crime ſi ſouvent heureux, la ſimplicité ſi rare, l'innocence ſi peu connue, la bonne-foi ſi intéreſſée, de honteux ſervices ſi bien récompenſés, l'ambition ſi effrénée, juſques-là qu'elle s'illuſtre quelquefois par ſes excès. Ce ſpectacle nous confond, notre eſprit ſe remplit de doutes & d'obſcurités; nous regardons la vertu comme anéantie, parce que nous n'en trouvons aucune trace, ou qu'elle nous paroît inutile.

Pour nous raffermir contre ces

idées, penſons que les vices des hommes ne doivent pas nous paroître odieux, mais ridicules; & qu'il vaut mieux imiter Démocrite qu'Héraclite. Ne donnons qu'une médiocre attention aux objets qui nous offenſent, & qu'ils ne prennent rien ſur notre humeur. Il eſt plus conforme à l'humanité de s'amuſer de la folie d'autrui que de s'en affliger. Cette cenſure légère eſt même plus propre à corriger les mœurs qu'une critique amère & chagrine. Au fond, le meilleur parti qu'on puiſſe prendre, eſt de ſupporter ſimplement les dérèglemens publics ſans rire ni pleurer. On ſe rend malheureux en gémiſſant du malheur d'autrui; & il y a une eſ-

pèce de cruauté à s'en divertir. Meſurons notre ſenſibilité ſur la grandeur des maux qui en ſont la cauſe, & non ſur les préjugés qu'inſpire la coutume.

Une autre ſource de chagrin, ce ſont les accidens qui arrivent aux gens de bien, tels que Socrate arrêté & condamné à mort, Rutilius exilé, Pompée & Cicéron décapités par leurs cliens; Caton, ce prototype vivant de la vertu, immolant la république du même coup dont il ſe perce le ſein. On ne ſauroit voir d'un œil tranquille ces injuſtices du ſort. A quoi ne doit-on pas s'attendre, puiſque les plus honnêtes gens ſont ſi maltraités.

Mais gardons-nous de juger avec

précipitation. Voyons d'abord comment ces hommes célèbres ont ſupporté leurs malheurs. Si c'eſt en héros, envions leur courage ; s'ils ont montré de la foibleſſe, leur perte eſt indifférente. La vertu ſeule eſt digne de nos regrets, les lâches ne méritent pas qu'on les plaigne. Ne ſeroit-il pas honteux que la mort courageuſe des grands hommes produisît en nous la crainte & la puſillanimité ? ne refuſons pas à un héros les éloges qu'il a ſi bien mérités, diſons-lui dans les tranſports de notre admiration : Vous êtes d'autant plus fortuné, que vous avez montré plus de cœur ; vous êtes affranchi des misères de l'humanité ; l'envie, la maladie ne peuvent rien

ſur vous ; vous jouiſſez de la liberté. Les dieux n'ont pas prétendu vous expoſer aux indignités de la mauvaiſe fortune ; ils ont jugé au contraire que vous méritiez d'être déſormais à couvert de ſes traits. Mais à l'égard de ceux qui cherchent à éviter ſes coups, & qui même en mourant regrettent la vie, il eſt bon de témoigner combien nous les mépriſons. Je ne ſaurois pleurer ni ceux qui ſe réjouiſſent, ni ceux qui s'affligent de leur mort. La joie de ceux-là tarit la ſource de mes larmes, les lamentations de ceux-ci les en rendent indignes. Moi, je pleurerois Hercule expirant ſur un bûcher, Régulus percé de pointes aiguës, Caton qui ſe

perce le cœur? Ils ont échangé un court eſpace de tems, contre une vie qui ne finira jamais; & la mort a été pour eux un paſſage à l'immortalité.

DES BIENFAITS.

DES ſervices mal rendus ſont mal reconnus. Il n'eſt plus tems de ſe plaindre, quand on n'en a pas recueilli le fruit; ils étoient perdus, dès l'inſtant même du placement. Il eſt donc naturel que de tant de vices odieux, il n'y en ait pas de plus communs que l'ingratitude.

Il n'eſt pas aiſé de décider s'il y a plus de honte à méconnoître ou à redemander un bienfait. D'un côté, c'eſt une eſpèce de créance, de laquelle on ne doit retirer que ce que le débiteur vient payer de ſon plein gré : de l'autre, la banqueroute eſt d'autant plus criminelle,

qu'il ne faut pas de fonds pour ſe libérer ; la ſeule envie de le faire ſuffit : c'eſt en effet rendre un bienfait que de le reconnoître.

Mais ſi la faute vient de ceux à qui la gratitude ne coûteroit qu'un aveu, elle vient auſſi de nous-mêmes. Si nous trouvons beaucoup d'ingrats, nous en faiſons encore plus ; nous étouffons la reconnoiſſance, non-ſeulement après le ſervice rendu, mais même en le rendant. Qui de nous ſe contente d'une ſimple demande ou d'une ſeule ? Qui de nous, au ſimple ſoupçon de cette demande, n'a pas ridé le front, détourné le viſage, prétexté des occupations ; &, par des converſations prolongées, par des pro-

pos répétés à deſſein, n'a pas fait perdre l'occaſion de demander, n'a pas éludé avec art l'empreſſement du beſoin? Enfin ſerré de trop près, ou l'on diffère, c'eſt-à-dire, qu'on n'a pas le courage de refuſer, ou bien l'on promet de mauvaiſe grace, en fronçant le ſourcil, en ménageant ſes paroles, en les tirant avec peine l'une après l'autre. Peut-on être reconnoiſſant d'un bienfait plutôt extorqué qu'accordé, d'un bienfait que vous avez laiſſé tomber du haut de votre orgueil, ou jeté avec colère, ou lâché par fatigue pour vous délivrer d'un importun? N'attendez pas de retour d'un homme que vous avez laſſé par vos délais, ou tourmenté par l'attente

C'eſt aſſez reconnoître un pareil bienfait que de le pardonner.

Il eſt faux qu'il fallut perdre un grand nombre de bienfaits ; il ne s'en perd aucun, la perte ſuppoſe un calcul, & la bienfaiſance ne calcule pas : elle ne fait qu'avancer des fonds ; s'ils lui rentrent, c'eſt un pur gain ; s'ils ne rentrent pas, il n'y a point de perte. L'homme de bien ne penſe plus à ſes bienfaits, ſi la reconnoiſſance de l'obligé ne les lui rappelle.

Les bêtes elles-mêmes ſont ſenſibles au bien qu'on leur fait ; à force de ſoins, l'animal le plus farouche s'apprivoiſe & devient ſuſceptible d'attachement. Ainſi des êtres dépourvus d'intelligence, in-

capables d'apprécier un ſervice, ſe laiſſent vaincre par la continuité des bienfaits. Le premier a-t-il été oublié, un ſecond ne le ſera pas; l'ont-ils été tous deux, un troiſième rappellera le ſouvenir des deux premiers. On ne perd les bienfaits, que pour en déſeſpérer trop tôt; en les preſſant, en les accumulant les uns ſur les autres, on fait ſortir la reconnoiſſance du cœur le plus ingrat & le plus inſenſible. Quel homme oſeroit réſiſter à cette légion de bienfaits? De quelque côté qu'il ſe tourne pour fuir votre ſouvenir, qu'il vous y trouve; entourez-le de bienfaits.

Dois-je vous dire pourquoi les

Graces ſont au nombre de trois ? pourquoi ſont-elles ſœurs ? pourquoi ont-elles les mains entrelacées ? pourquoi ſont-elles riantes, jeunes, vierges, & vêtues de robes détachées & tranſparentes ? Les uns veulent que l'une répande les bienfaits, que l'autre les reçoive, que la troiſième les rende ; les autres les regardent comme l'emblême des trois eſpèces de bienfaits, verſées, rendues, & à la fois reçues & rendues. Les mains entrelacées des trois déeſſes, leur groupe circulaire, leur danſe ſur elles-mêmes, ſignifient que le bienfait a beau paſſer de main en main, qu'il revient toujours au bienfaiteur. Elles ſont repréſentées riantes, par-

ce que tel eſt l'air & de ceux qui répandent & de ceux qui reçoivent les bienfaits. Leur jeuneſſe dit que le ſouvenir des bienfaits ne doit jamais vieillir ; leur virginité, que les bienfaits ſont purs, ſans taches, reſpectables pour tout le monde (1); & comme ce ne ſont pas des liens qui enchaînent, la tunique des Graces n'a pas de ceintures ; enfin l'étoffe en eſt tranſparente, parce que les bienfaits reçus doivent aimer à ſe montrer.

Les bienfaits, quoique conſidé-

---

(1) Socrate ayant vu un homme qui prodiguoit des préſens ſans aucun choix : *Malheureux*, lui dit-il, *tu changes les Graces vierges en de viles proſtituées.*

rables, ſoit réellement, ſoit en apparence, deviennent déſagréables quand il faut les arracher, ou lorſqu'ils tombent des mains de celui dont on les obtient; on aime mieux une main qui s'ouvre facilement, que celle qui donne largement. Il a fait peu pour moi, mais il ne pouvoit faire davantage. Cet autre a donné beaucoup, mais il a balancé, il a différé, il a gémi en donnant, il a donné avec faſte, il a divulgué ſon bienfait, il n'a pas voulu plaire à celui qu'il obligeoit; ce n'eſt pas à moi qu'il a donné, c'eſt à ſa vanité.

Les diſciples de Socrate lui offroient des préſens proportionnés aux facultés de chacun d'entr'eux. Son diſciple Eſchine étant pauvre,

lui dit : je n'ai rien qui ſoit digne de vous être offert, & ce n'eſt que par-là que je ſens ma pauvreté ; je vous donne donc le ſeul bien que je poſsède, c'eſt moi-même. Et pourquoi, lui dit Socrate, votre préſent ne ſeroit-il pas conſidérable, à moins que vous ne vous eſtimiez bien peu ? j'aurai ſoin de vous rendre à vous-même meilleur que je ne vous ai reçu. Au reſte, Eſchine ne fut pas mal-adroit ; à ce marché il gagna Socrate.

Un bienfait accordé à tout le monde n'excite la reconnoiſſance de perſonne. On ne ſe regarde pas comme l'hôte d'un aubergiſte ou d'un cabaretier, ni comme le convive d'un homme qui donne à manger pu-

bliquement, quand on peut demander, qu'a-t-il donc fait pour moi? ce qu'il a fait pour tels & tels qu'il connoiſſoit à peine, pour ſes ennemis, pour des hommes déshonorés. M'a-t-il jugé digne de ſa table? non; il n'a fait que ſuivre ſon goût pour le faſte.

Perſuadé que les mouvemens de l'ame les plus louables dans leur principe ne ſont pas honnêtes, ſi la modération n'en fait des vertus, je ne veux point que la libéralité dégénère en prodigalité. On aime à recevoir un bienfait quand la raiſon le fait parvenir au mérite; quand on peut s'en faire honneur & le fixer dans ſa mémoire. Ce n'eſt plus un bienfait s'il faut

rougir d'en avouer l'auteur. Criſpus Paſſienus diſoit qu'il y avoit des gens dont il aimoit mieux l'eſtime que les bienfaits ; d'autres dont il aimoit mieux les bienfaits que l'eſtime. Par exemple, diſoit-il, j'aime mieux être eſtimé d'Auguſte & recevoir de Claude. Pour moi, je penſe qu'un bienfait n'eſt aucunement déſirable, quand l'eſtime du bienfaiteur ne l'eſt point. Une groſſe ſomme d'argent donnée ſans jugement & ſans bienveillance, n'eſt pas plus un bienfait pour moi qu'un tréſor que je trouverois.

Le premier mérite de la bienfaiſance eſt de devancer le déſir ; le ſecond de le ſuivre. Je dis qu'il vaut mieux aller au-devant de la

demande : en effet l'homme honnête ne demandant jamais ſans rougeur & ſans embarras, lui faire grace de cette peine, c'eſt doubler le ſervice. On n'obtient pas gratuitement ce qu'on ne reçoit qu'après l'avoir demandé. Nos ancêtres avoient bien raiſon de dire : *Il n'y a rien de plus cher que ce qui coûte des prières.*

La plupart des bienfaiteurs temporiſent par vanité, pour ne pas diminuer le nombre des ſolliciteurs ; tels ſont les miniſtres dépoſitaires de l'autorité royale. Enivrés du long ſpectacle de leur orgueil, ils croiroient avoir moins de puiſſance, s'ils ne la montroient à chacun, ſouvent & à pluſieurs repriſes.

Ils n'accordent jamais ſur le champ ni en une ſeule fois. Ils font le mal bruſquement, & le bien lentement. Le poëte comique a donc raiſon de dire : *Ne voyez-vous pas que vous ôtez à la reconnoiſſance tout ce que vous ajoutez au délai.*

N'aigriſſez pas la douceur de vos ſervices, n'y mêlez point d'amertume. Fabius Verrucoſus (1) comparoit les bienfaits accordés bruſquement par un bouru, à du pain dur qu'un affamé reçoit par néceſſité & mange avec déplaiſir. M. Allius,

(1) Ce Fabius eſt le même qui fut nommé Cunctator ou le Temporiſeur, parce que ſes délais arrêtèrent les progrès d'Annibal, & ſauvèrent la république.

ancien préteur, homme ſans conduite, pria Tibère de payer ſes dettes. L'empereur lui en demanda le mémoire ; ce n'étoit pas faire une largeſſe, mais une aſſemblée de créanciers. Il écrivit au bas du mémoire un ordre d'en payer le montant *au débauché Allius*. Par cette apoſtille injurieuſe, il le ſoulagea & du poids de ſes dettes & du poids de la reconnoiſſance ; il le délivra de ſes créanciers ſans ſe l'attacher ; mais peut-être Tibère eut-il pour but d'empêcher qu'on ne l'importunât de pareilles demandes. Quoi qu'il en ſoit cependant, le bienfait de Tibère n'en fut pas un, ce fut une note d'infamie ; & pour dire en paſſant ce que je penſe

ſur ce ſujet, il me paroît indécent, même à un prince, de donner pour flétrir.

Je ne refuſe pas qu'on jouiſſe de la reconnoiſſance de celui qu'on oblige, quand la circonſtance le permet ; mais s'il eſt néceſſaire & humiliant pour lui d'être aſſiſté ; ſi le ſervice eſt offenſant à moins qu'il ne ſoit caché, je n'irai point prendre acte de mon bienfait. Et pourquoi me découvrirois-je à lui ? N'eſt-ce pas une des premières loix des plus indiſpenſables, de ne pas reprocher, & même de ne pas rappeller ſes bienfaits. La convention tacite entre le bienfaiteur & l'obligé, c'eſt que l'un oublie ſur le champ ce qu'il a donné,

né, & que l'autre n'oublie jamais ce qu'il a reçu.

Nous ne devons pas raconter même nos bienfaits à d'autres. C'eſt à l'obligé à parler; le bienfaiteur doit ſe taire. Sans quoi l'on pourroit lui appliquer ce que diſoit un homme à quelqu'un qui ſe vantoit de l'avoir obligé : *Nierez-vous que je vous ai rendu votre bienfait ?* — *Quand donc ?* — *Souvent & en tous lieux ; autant de fois & en autant de lieux que vous l'avez publié.* Qu'a-t-on beſoin de jouer le rôle d'un autre? Il eſt un homme qui s'en acquittera plus honorablement.

Eſt-il de plus grands bienfaits que ceux des pères à l'égard de

tation importune ; enfin, lorſqu'épiant le moment favorable, il ſemble plutôt ſaiſir une occaſion que ſoulager un beſoin.

Quelquefois la choſe demandée ſeroit préjudiciable à celui qui la demande. Alors la bienfaiſance ne conſiſte plus à donner, mais à refuſer, comme on refuſe l'eau froide à un malade, des armes à une perſonne affligée ou irritée ; & aux amans tous les objets dont leur paſſion pourroit abuſer contr'eux-mêmes. Il n'y a ſouvent aucune différence entre les préſens des amis & les vœux des ennemis ; la complaiſance imprudente de ceux-là nous précipite dans tous les maux que ceux-ci nous ſouhaitent.

relative à la choſe, à la perſonne, aux tems, aux biens, aux motifs, aux autres circonſtances, ſans leſquelles le caractère de l'action eſt indécis. Homme bouffi d'orgueil ! s'il ne convenoit pas de recevoir, il ne te convenoit pas non plus de donner. Ayons donc égard aux perſonnes & aux mérites : & puiſque la vertu conſiſte dans la meſure, l'excès de la bienfaiſance eſt auſſi vicieux que le défaut. A la bonne heure, que la fortune t'ait élevé aſſez haut, pour que tes moindres préſens ſoient des villes, il y a plus de grandeur à les refuſer, qu'à les prodiguer ; & d'ailleurs il eſt des gens trop petits pour poſſéder toute une cité.

Un cynique demanda un talent à Antigone, qui trouva que la ſomme étoit trop forte pour un cynique. Celui-ci s'étant reſtreint à demander un denier; Antigone répondit que c'étoit trop peu pour un roi. Rien de plus honteux qu'un pareil ſubterfuge. C'étoit un prétexte pour ne rien donner. Ce prince ne vit que le monarque dans la demande d'un denier, que le cynique dans celle d'un talent. Comme roi, il auroit pu donner un talent; & comme à un cynique, un denier. Quand il y auroit des ſommes trop fortes pour un cynique, il n'y en a pas de ſi foible qu'un roi bienfaiſant ne puiſſe honnêtement donner.

La raiſon doit être le flambeau

de notre vie ; toutes nos actions grandes ou petites doivent être dirigées par ſes conſeils. Après nous avoir enſeigné la façon de donner, elle nous apprendra qu'il ne faut pas recevoir indiſtinctement. De qui donc recevrons-nous des bienfaits ? En deux mots, recevez de ceux à qui vous voudriez donner. Peut-être même faut-il plus de choix pour s'endetter, que pour donner. En effet, ſans parler des autres inconvéniens qui ſont en grand nombre, c'eſt un cruel tourment que d'être obligé contre ſon gré. Rien de plus doux au contraire que de recevoir un bienfait d'un homme qu'on aimeroit, même après une offenſe ; notre amitié qui, indépen-

damment du bienfait eût été agréable, devient encore juſte par le motif de la reconnoiſſance. Au lieu que c'eſt le comble du malheur, pour une ame honnête & ſenſible, d'être obligé d'aimer un homme qui ne lui convient pas.

Eſt-il beſoin de répéter encore que je ne parle point du ſage, qui veut tout ce qu'il doit, qui s'eſt rendu le maître de tous ſes ſentimens, qui s'impoſe la loi qui lui convient, & qui obſerve la loi qu'il s'eſt une fois impoſée : je parle des hommes imparfaits qui voudroient ſuivre la vertu; mais dont les paſſions n'obéiſſent qu'à regret.

Je dois donc choiſir la perſonne de qui je conſens à recevoir; &

même je dois me rendre plus difficile ſur les créanciers de bienfaits, que ſur les créanciers d'argent : à ceux-ci, l'on n'eſt tenu de rendre qu'autant qu'on a reçu ; après le rembourſement, on eſt quitte envers eux. En matière de bienfait, on doit payer plus qu'on n'a reçu, & l'on n'eſt pas libéré pour cela ; après s'être acquitté une fois, on doit recommencer à s'acquitter une ſeconde. De même donc que je n'admettrois pas dans mon amitié un homme qui en ſeroit indigne ; je ne lui laiſſerai pas prendre ſur moi les droits ſacrés d'un bienfaiteur, qui font naître l'amitié la plus inviolable. Il ne m'eſt pas toujours impoſſible de refuſer ; quelquefois

je ſuis forcé de recevoir un bienfait contre mon gré. Un tyran cruel & prompt à s'irriter regarderoit mon refus comme une inſulte. Je mets dans la même claſſe les brigands, les pirates, & un roi qui a les ſentimens d'un pirate & d'un brigand. Mais que faire avec un homme indigne de m'obliger? Quand je vous dis de choiſir, j'excepte la violence & la crainte, qui ſont incompatibles avec la liberté du choix. Si vous êtes le maître d'accepter ou de refuſer, vous vous déciderez, ſinon vous ne recevrez pas, vous ne ferez que céder. On n'eſt pas obligé, pour avoir reçu ce qu'on n'eſt pas le maître de refuſer. Pour ſavoir ſi je conſens, laiſſez-moi

libre de ne pas consentir. Cependant il vous a donné la vie; que m'importe ce qu'on me donne, si le consentement n'est pas réciproque? Pour m'avoir conservé, vous n'êtes pas mon conservateur. Un poison peut être quelquefois utile; on ne le met pas pour cela au nombre des remèdes. Il faut donc distinguer entre servir & obliger. Un assassin, voulant tuer un tyran, lui perça un abcès; le tyran ne lui sut pas gré d'une opération que ses chirurgiens n'avoient pas osé tenter. Vous voyez que l'action ne décide rien, puisqu'on n'est pas bienfaiteur, pour avoir été utile en voulant nuire. Le bienfait est du hasard; & l'injure, de l'homme.

Un homme mérite d'être mon bienfaiteur ; mais ſon bienfait lui ſeroit préjudiciable : je ne l'accepterai point, par la raiſon même qu'il eſt diſpoſé à me ſervir à ſes propres dépens : il veut me défendre en juſtice ; mais ſa protection lui attireroit la diſgrace du prince : je ſerois ſon ennemi, ſi je ſouffrois qu'il s'exposât pour moi ; il eſt bien plus ſimple que je demeure expoſé tout ſeul. Rien de plus frivole & de plus déplacé que le trait qu'Hécaton rapporte d'Arcéſilas, qui refuſa l'argent d'un fils, de peur d'offenſer ſon père avare. Qu'y a-t-il donc de ſi beau à ne pas ſe rendre recéleur d'un larcin ? à aimer mieux ne pas accepter, que d'être obligé

obligé de rendre ? La belle modération de ne pas accepter le bien d'autrui ! Si vous voulez un exemple héroïque, prenons celui de Græcinus Julius, cet homme d'un mérite rare, que Caligula fit tuer, par la ſeule raiſon qu'il avoit plus de probité qu'il n'eſt avantageux aux tyrans d'en trouver dans un citoyen. Pendant qu'il recevoit de l'argent de tous ſes amis, pour ſubvenir à la dépenſe des jeux, il refuſa une groſſe ſomme de la part de Fabius Perſicus ; & ſur les reproches que lui en faiſoient des gens plus touchés des préſens, que délicats ſur le choix des perſonnes, il répondit : *Puis-je accepter les bienfaits d'un homme avec lequel je*

ne voudrois pas me trouver à table?

Il y a des gens qui ne conſentent à recevoir qu'en ſecret; ils ne veulent ni témoin ni confident des obligations qu'ils contractent. Rien de plus condamnable que de pareils ſentimens. Si le bienfaiteur ne doit divulguer ſon bienfait, qu'autant que ſa publicité fera plaiſir à celui qu'il oblige, celui qui reçoit doit au contraire convoquer la foule. On eſt maître de ne pas accepter ce qu'on rougit de devoir. Il en eſt d'autres qui vous remercient à la dérobée, dans un coin, en confidence; ce n'eſt pas là de la pudeur, c'eſt une eſpèce de déni de juſtice. Je regarde comme un ingrat tout homme qui ne rend graces qu'en tête à tête.

Jamais Furnius (1) ne fit mieux ſa cour à Auguſte, & ne le diſpoſa plus favorablement pour lui, que par un mot qu'il lui dit après avoir obtenu la grace de ſon père, qui avoit ſuivi le parti d'Antoine : *Vous n'avez qu'un tort envers moi, ô Céſar ! c'eſt de m'avoir mis dans le cas de vivre & de mourir ingrat.* Quelle reconnoiſſance, que celle qui n'eſt jamais contente d'elle-même, qui ne peut ſe promettre d'égaler un jour le bienfait ! C'eſt par des diſcours de cette nature, qu'il faut produire ſa ſenſibilité,

(1) Caius Furnius fut déſigné conſul l'an de Rome 736 : ſon père avoit rempli cette dignité en l'année 723.

la faire éclater, la mettre dans tout ſon jour. Au défaut de paroles, lorſque nous ſommes affectés comme il convient, nos ſentimens ſe peindront ſur notre viſage. Celui qui doit de la reconnoiſſance, penſe à s'acquitter au moment même où il a reçu; Chryſippe le compare à un combattant, prêt à diſputer le prix de la courſe, qui attend en deçà de la barrière, le moment de s'élancer au ſignal donné. En effet, il lui faut bien des efforts & de la célérité, pour atteindre le bienfaiteur qui le devance.

On demande ſi un vice auſſi odieux que l'ingratitude devroit demeurer impuni; & ſi l'on doit admettre dans la ſociété, comme

dans les écoles, des loix qui donnent le droit d'attaquer les ingrats, vû qu'elles paroîtroient équitables à tout le monde. En effet, dit-on, on voit des villes reprocher leurs bienfaits à d'autres villes, & faire payer aux deſcendans les ſervices rendus aux ancêtres. Cependant nos pères, ces hommes ſi vertueux, ne redemandoient qu'à leurs ennemis ce qu'ils leur avoient donné; quant aux bienfaits, ils ſavoient & les répandre noblement & les perdre de même. Quoi qu'il en ſoit, à l'exception des Macédoniens, il n'y a pas de peuple chez qui l'action contre les ingrats ait eu lieu: & c'eſt une grande préſomption contr'elle. Toutes les nations de la terre ſont d'accord ſur

les autres délits : l'homicide, l'empoiſonnement, le parricide, le ſacrilège ſont punis diverſement, mais ſont punis par-tout. L'ingratitude, quoique le vice le plus commun, n'eſt punie nulle part ; & décriée par-tout, on ne la pardonne point ; mais comme il ſeroit difficile de fixer le châtiment d'un crime auſſi incertain, on ne l'a condamné qu'à la haine, & on l'a mis au rang des délits, dont la vengeance eſt réſervée aux dieux.

Je vois plus d'une raiſon, pour que ce crime ne reſſortiſſe pas des tribunaux. D'abord le principal mérite du bienfait ſeroit anéanti, s'il en réſultoit une action, comme en vertu d'une obligation pécuniaire,

ou d'un contrat. Ce que les bienfaits ont de plus beau, c'eſt qu'on les accorde, dans la diſpoſition même de les perdre; on les abandonne entièrement à la diſcrétion de celui qu'on oblige. Si je le cite en juſtice, ſi j'implore le juge contre lui, ce n'eſt plus un bienfait, c'eſt une créance. D'un autre côté, la reconnoiſſance, qui eſt un ſentiment honnête, ceſſe de l'être, quand elle devient forcée. L'homme reconnoiſſant ne ſera pas plus louable, que celui qui rend un dépôt, ou qui paye ſes dettes ſans ſe laiſſer aſſigner.

Ainſi nous gâterions les deux plus belles vertus de l'humanité, la bienfaiſance & la reconnoiſſance. Qu'a

de beau la première, ſi elle prête au lieu de donner? & la ſeconde, ſi elle ne s'acquitte pas volontairement, mais par néceſſité? Il n'y aura plus de gloire à être reconnoiſſant, s'il n'y a pas de sûreté à être ingrat. Ajoutez que pour l'exécution de cette unique loi, tous les tribunaux ne ſuffiroient pas; tout le monde ſe trouveroit demandeur & défendeur : il n'y a perſonne qui n'exagère ſes propres bienfaits, qui n'amplifie les moindres ſervices qu'il a rendus. De plus, les matières de juriſprudence ſont circonſcrites, & ne laiſſent pas au juge une liberté indéfinie; auſſi, quand la cauſe eſt bonne, on préfère un juge à un arbitre; parce que le pre-

mier eſt aſſujetti par la forme, & renfermé dans des bornes qu'il ne peut franchir; au lieu que la conſcience du ſecond eſt libre & ſans liens; il peut ajouter ou retrancher à ſon gré, & régler la ſentence, non ſur le diſpoſitif de la loi, ou d'après les règles d'une juſtice rigoureuſe, mais ſur les ſentimens de l'humanité & de la compaſſion.

L'action pour l'ingratitude, bien loin d'aſtreindre le juge, lui laiſſeroit le pouvoir le plus illimité. D'abord la nature même des bienfaits eſt elle-même un problême; enſuite leur importance dépendroit de la façon de voir, plus ou moins favorable du juge. Il n'y a pas de loi qui ſpécifie ce que c'eſt qu'un

ingrat ; ſouvent on l'eſt, quoiqu'on ait acquitté le bienfait ; ſouvent on eſt reconnoiſſant, même ſans l'avoir acquitté. Enfin, il y a des cas où le juge le plus ignorant eſt en état de prononcer, comme dans les queſtions de fait, ou lorſque l'exhibition des pièces termine le différent ; mais quand c'eſt la raiſon qui décide entre les parties, quand ce ſont les lumières naturelles qu'il faut conſulter, quand la conteſtation eſt du reſſort de la ſeule ſageſſe, on ne peut plus s'en rapporter à un de ces juges vulgaires qui ne doivent leur élévation qu'au haſard.

Le poëte Rabirius fait dire un mot ſublime à Antoine. Il voyoit

ſa fortune paſſée en d'autres mains, il ne lui reſtoit plus de pouvoir que celui de mourir, encore falloit-il qu'il ſe hâtât d'en uſer. *Je n'ai donc*, s'écria-t-il, *que ce que j'ai donné!* Qu'il pouvoit être riche s'il eut voulu! Voilà des tréſors vraiment sûrs; des tréſors que toute l'inconſtance de la fortune ne peut déplacer; des tréſors qui expoſent d'autant moins à l'envie, qu'ils ſont plus accumulés. Pourquoi les ménager, comme s'ils vous appartenoient? Vous n'en êtes que l'adminiſtrateur. Tous ces biens qui vous rendent ſi fier, qui vous font connoître la condition humaine, & perdre de vue votre propre foibleſſe; ces biens que les armes à la main

vous gardez ſous des portes de fer ; ces biens acquis par le ſang d'autrui & défendus par le vôtre ; ces biens pour leſquels vous équippez des flottes qui vont enſanglanter les mers, pour leſquels vous ébranlez les villes, ſans ſonger aux traits que la fortune dirige contre les aſſiégeans même ; pour leſquels, au mépris des liens de l'affinité, de l'amitié, de la confraternité, deux rivaux en ſe heurtant ont écraſé le monde ; tous ces biens, je le répète, ne ſont pas à vous ; ce ſont des dépôts qui vont paſſer en d'autres mains, dont va s'emparer l'ennemi, ou un héritier qui a les ſentimens d'un ennemi. Voulez-vous en être le propriétaire ? donnez-les ;

c'eſt l'emploi le plus avantageux, la poſſeſſion la plus ſolide, le placement le plus sûr en même-tems qu'il eſt le plus honnête. Tous ces objets que vous admirez, dans leſquels vous faites conſiſter la richeſſe & la puiſſance, tant que vous les poſſédez, ils ont des noms abjects; ce ne ſont que des maiſons, des eſclaves, des écus; quand vous les avez donnés, ce ſont des bienfaits.

En vain regarderoit-on comme une preuve de grandeur d'ame, d'offrir, de donner, d'enrichir un grand nombre de perſonnes & de familles. Tout cela prouve la grandeur de la fortune, mais non de l'ame; c'eſt qu'on ignore qu'il eſt

plus difficile quelquefois de recevoir que de donner. En effet, ſans rien ôter au mérite de l'un ou de l'autre, qui eſt égal quand la vertu en eſt le principe, il ne faut pas moins de généroſité pour devoir un bienfait, que pour le faire éprouver. Le premier même eſt d'autant plus difficile, qu'il faut plus d'attention de garder ce qu'on a reçu, que pour le donner. Il ne faut donc pas ſe faire un mérite de s'acquitter promptement, ni ſe preſſer hors de ſaiſon. C'eſt une faute égale de manquer le moment de la reconnoiſſance, & de le bruſquer. Il a placé ſur moi ; je ne crains ni pour lui ni pour moi. Toutes les sûretés ont été priſes ; il ne peut perdre

ſon bienfait qu'avec moi. Je lui ai témoigné ma reconnoiſſance ; c'eſt déjà du retour. S'occuper trop d'acquitter un bienfait, c'eſt ſuppoſer le bienfaiteur occupé du recouvrement. Il faut être prêt à tout ; & s'il veut que ſon bienfait lui revienne, il faut le lui rapporter avec joie ; mais s'il aime mieux que nous le gardions, pourquoi lui faire déterrer ſon tréſor ? pourquoi lui refuſer d'en être le gardien ? il mérite le droit de choiſir. Quant à l'opinion & à la renommée, croyons qu'elle eſt faite pour nous ſuivre & non pour nous guider.

PENSÉES DÉTACHÉES.

I.

HONORONS les dieux, parce qu'ils ſont les arbitres de nos deſtinées; & aimons les hommes, parce que nous vivons avec eux.

II.

Les richeſſes ſont un grand obſtacle à la philoſophie; pour jouir de la liberté d'eſprit néceſſaire à l'étude, il faut être pauvre, ou vivre comme les pauvres.

III.

Je rends grace à la nature, non point lorſque je vois la ſurface extérieure qu'elle étale aux yeux de

tout le monde, mais lorſque je puis pénétrer ſes ſecrets.

IV.

J'eſtimerois peu la vie, s'il ne m'étoit pas permis de conſidérer ces grands objets ; ſans cela, ſeroit-ce la peine de naître pour boire & pour manger, pour ſervir un corps mortel, périſſable, infirme, ſujet à tant d'indignes néceſſités, pour craindre enfin la mort dont perſonne n'eſt exempt ?

V.

Que l'homme eſt mépriſable, s'il ne ſait s'élever au-deſſus de l'humanité !

VI.

L'homme reconnoît en ſoi l'em-

preinte de la divinité, au plaiſir que lui cauſe la contemplation des choſes céleſtes ; elles ne lui ſont plus étrangères, il les regarde comme ſon bien.

VII.

Eh ! pourquoi ne s'occuperoit-il pas de pareils objets ? Il ſait que le ciel eſt ſa patrie.

VIII.

C'eſt dans le ciel que le philoſophe eſt éclairci ſur les points dont il avoit ſi long-tems cherché la ſolution ; c'eſt-là qu'il commence à connoître Dieu.

IX.

Ecartez tout ce qui vous empêche

d'acquérir la ſageſſe. Son étude demande du loiſir. C'eſt une reine qui donne l'heure & qui ne la prend pas. Elle commande, & veut être obéie.

X.

L'orateur n'a pas beaucoup de peine à exciter l'amour de la vertu dans ceux qui l'écoutent; la nature en a jeté les ſemences & les premiers principes dans nos cœurs. Nous ſommes tous nés pour le bien; lorſqu'on nous exhorte à le pratiquer, on réveille ces heureuſes diſpoſitions qui n'étoient qu'aſſoupies.

XI.

Lorſque j'allois à l'école d'Atta-

lus, & que je l'entendois diſcourir ſur les vices, ſur les erreurs populaires, ſur les accidens de la vie, je regardois en pitié tout le genre humain; & mon maître me paroiſſoit quelque choſe de plus qu'un ſimple mortel. Il ſe donnoit à lui-même le titre de Roi; mais je le mettois bien au-deſſus des plus puiſſans monarques, par le droit qu'il avoit de les ſoumettre à ſa cenſure.

XII.

Les maîtres commettent une grande faute. Ils nous enſeignent plutôt l'art de diſputer que celui de vivre.

XIII.

Apprenez-moi à mépriſer la

gloire & la volupté ; vous me montrerez enſuite à réſoudre les queſtions épineuſes.

XIV.

Tant que l'on eſt ignorant, c'eſt-à-dire, tant qu'on eſt en vie, il ne faut pas ſe laſſer d'apprendre la ſcience des mœurs & de la conduite de la vie.

XV.

Les injures des ignorans ne m'affectent point ; & pour parvenir au but que je me propoſe, je paye par un mépris égal celui qu'ils font de moi.

XVI.

On n'eſt point ſage par haſard.

Les biens, les honneurs, le crédit, les dignités peuvent aller au-devant de vous ; mais la vertu ne vous préviendra jamais. Elle ne s'obtient que par le travail, & par un travail opiniâtre.

XVII.

La vertu a quelque choſe de ſi ſaint & de ſi reſpectable, que le menſonge même s'attire notre vénération, en ſe parant de ſes livrées.

XVIII.

Celui-là ſeul eſt véritablement heureux, qui n'a pas beſoin des proſpérités humaines ; comme celui-là ſeul eſt vraiment puiſſant, qui eſt maître de lui-même.

XIX.

Tout le monde peut chercher la vérité. Tout n'eſt pas dit. Il reſte à nos deſcendans bien des découvertes à faire. N'appellons pas nos maîtres ceux qui nous ont précédés dans la connoiſſance du vrai ; ils n'étoient que nos guides.

XX.

L'une des ſuites du vice, c'eſt de ſe déplaire à lui-même.

XXI.

L'étude eſt un sûr moyen d'éviter l'ennui. Avec elle le tems ne dure point ; elle nous empêche d'être à charge à nous mêmes, & inutile aux autres.

XXII.

La vertu ne ſauroit être cachée. Ses rayons percent l'obſcurité de la plus ſombre retraite, & en découvrent la trace à ceux qui ſont dignes de la ſuivre.

XXIII.

Quelle honte pour un vieillard de ne pouvoir prouver que par le nombre de ſes années qu'il a long-tems vécu!

XXIV.

Où eſt l'homme qui ſache apprécier le tems, compter les jours, & ſe rappeller qu'il meurt à chaque inſtant?

XXV.

XXV.

Ne faites rien que votre ennemi ne puiſſe ſavoir.

XXVI.

Combien d'hommes ont plutôt manqué d'amitié que d'amis!

XXVII.

Arracher à Caton ſon poignard, c'eſt lui envier ſon immortalité.

XXVIII.

Vivez avec les hommes comme ſi les dieux vous voyoient ; parlez aux dieux comme ſi les hommes vous entendoient.

XXIX.

L'ame s'échappe du vieillard ſans

effort ; elle eſt ſur le bord de ſa lèvre.

XXX.

Qu'eſt-ce que ces noms d'empereur, de ſénateur, de queſteur, de chevalier, d'affranchi, d'eſclave? des titres inventés pour énorgueillir les uns & dégrader les autres. N'avons-nous pas tous le ciel au-deſſus de nos têtes?

XXXI.

Dans le ſein de l'homme vertueux, j'ignore quel dieu, mais il habite un dieu.

XXXII.

Attaquer ſes vices quand on eſt vieux, c'eſt lutter contre un ennemi victorieux, lorſqu'on n'a plus

ni force ni courage. A peine un ſiècle ſuffiroit-il pour diſcipliner des paſſions accoutumées à une grande licence.

XXXIII.

La frayeur d'un moribond calomnie le ciel. Eſt-ce un bon père ou un tyran farouche qui t'attend ?

XXXIV.

Il faut une grande ame pour apprécier de grandes choſes. Les petites ames portent dans les grandes choſes le vice qui eſt en elles.

XXXV.

L'homme fort ſe reconnoît juſque ſur ſon oreiller.

XXXVI.

Vous vous plaignez d'un ingrat !

ſi c'eſt le premier que vous ayez fait, homme bienfaiſant, félicitez-vous ou de votre jugement, ou de votre bonne fortune.

XXXVII.

La vertu paſſe entre la bonne & la mauvaiſe fortune, & jette ſur l'une & ſur l'autre un regard de mépris.

XXXVIII.

Pour connoître la vraie hauteur de l'homme, voyez le nû.

XXXIX.

Point de haine plus dangereuſe que celle qui naît de la honte d'un bienfait qu'on ne ſauroit acquitter.

XL.

Nous devons aux dieux de vivre, à la philoſophie de bien vivre.

XLI.

Celui qui a fait de grandes choſes vit après ſa mort; celui qui n'a rien fait eſt mort de ſon vivant.

XLII.

Ce qu'on appelle la vieilleſſe n'eſt que la révolution d'un petit nombre d'années.

XLIII.

Le chagrin devient la volupté lugubre d'une ame infortunée.

XLIV.

Les funérailles des enfans ſont

prématurées, quand la mère y assiste.

XLV.

Il n'eſt point d'animal qui conſerve plus long-tems le regret de ſes petits que l'homme; c'eſt qu'il nourrit lui-même ſa douleur, & s'afflige, non pas à proportion de ce qu'il ſent, mais de ce qu'il veut ſentir.

XLVI.

Pour ôter aux maux préſens toute leur énergie, il faut prévoir les maux futurs.

XLVII.

Demandez à chaque homme ſes annales; il n'en eſt pas un qui ait eu le bonheur de naître impunément.

XLVIII.

Telle eſt la nature de l'homme; il ne trouve de charmes que dans ce qu'il a perdu, & le regret de ce qu'il n'a plus le rend injuſte pour ce qui reſte.

XLIX.

Regardons les morts comme abſens, & nous ne nous tromperons pas; ce n'eſt qu'une ſéparation momentanée. Ils ont pris les devants, nous allons bientôt les ſuivre.

L.

Contre les injures de la vie, j'ai la reſſource de la mort.

LI.

Hélas! que l'homme connoît peu

ſes maux, s'il ne regarde pas la mort comme la plus belle invention de la nature !

LII.

La mort, pour s'introduite plus facilement, ſe cache ſous le nom même de la vie; l'enfance eſt engloutie par l'âge puérile, celui-ci par la puberté, la puberté par la jeuneſſe, la jeuneſſe par la vieilleſſe : calculez bien, & vous verrez que nos accroiſſemens ne ſont que des pertes.

LIII.

Rien de ſi inſidieux, de ſi trompeur que la vie humaine; perſonne n'en voudroit, ſi on ne la recevoit à ſon inſu.

LIV.

Il n'y a pas de ſervitude qui ne laiſſe une porte ouverte à la liberté.

LV.

La puiſſance ne peut être durable, quand elle ne s'exerce que pour le malheur des peuples.

LVI.

Il n'y a pas de bonheur pour celui que tourmente l'idée d'un bonheur plus grand.

LVII.

Voulez-vous ſavoir quel eſt votre plus grand défaut? c'eſt de faire de faux livres de compte; vous portez trop haut le bien que vous

faites, & trop bas celui que vous recevez.

LVIII.

Ce riche, couché dans le fond de ſes appartemens, regarde comme une marque de félicité d'avoir une porte inacceſſible ; il ne ſait donc pas que celle d'une priſon eſt encore plus difficile à forcer.

LIX.

Les véritables malheureux ſont ceux qu'un bonheur exceſſif tient engourdis.

LX.

Vous me demandez pourquoi Dieu envoie aux gens de bien des maladies & d'autres accidens ; &

moi, je vous demande pourquoi dans les camps, ce ſont toujours les plus braves ſoldats qu'on charge des commiſſions les plus dangereuſes.

Fin du cinquième Volume de la Morale.

TABLE

Pour le cinquième Volume de la Morale.

De l'Homme,	1
De la Vertu,	25
De la Conſcience,	89
Des Paſſions,	96
De la Vie heureuſe,	110
De la conſtance du Sage,	124
Du loiſir du Sage,	132
De la brièveté de la Vie,	147
De la Colère,	160
De l'Amitié,	174
Des Richeſſes,	176
De la paix de l'Ame,	184
Des Bienfaits,	190
Penſées détachées,	232

Fin de la Table.